



Title	Pierre Tchaadaev : Fragments et pensees diverses (inedits)
Author(s)	Togawa, Tsuguo; 外川, 継男
Citation	スラヴ研究, 23, 1-52
Issue Date	1979
Doc URL	<a href="https://hdl.handle.net/2115/5078">https://hdl.handle.net/2115/5078</a>
Type	departmental bulletin paper
File Information	KJ00000113043.pdf



Pierre Tchaadaev  
FRAGMENTS ET PENSÉES DIVERSES (INÉDITS)

présentés par Tsuguo TOGAWA

*Introduction*

Depuis une douzaine d'années, des ouvrages inédits de Pierre Tchaadaev sont publiés hors de l'Union Soviétique. En 1966, Raymond T. McNally, pour la première fois, a publié ses *\*Lettres Philosophiques* et son *Apologie d'un fou* dans le texte original français<sup>1)</sup>. Ensuite, en 1972, François Rouleau a présenté *Les Lettres Philosophiques* et *L'Apologie d'un fou*<sup>2)</sup> et en 1974, il a publié son dernier écrit, *L'Univers*,<sup>3)</sup> dont la traduction russe avait été présentée par Chakhovskoi en 1934<sup>4)</sup>.

On sait qu'il y a encore des oeuvres et des lettres inédites de Tchaadaev, dont quelques manuscrits se trouvent à L'Institut de Littérature Russe (Pouchkinskii Dom) de Léninegrad. Parmi ces ouvrages inédits, l'ouvrage *Fragments et Pensées Diverses* nous paraît le plus intéressant et le plus important, parce qu'il nous permet de mieux comprendre non seulement *Lettres Philosophiques*, mais aussi les autres oeuvres écrites dans les dernières années de sa vie.

A propos de ce document, M. I. Zhikharev, neveu de Tchaadaev, écrivait déjà en 1871 : "au nombre des écrits de Tchaadaev se trouvent des pensées et des fragments presque toujours remarquables par la profondeur et la justesse de l'observation", et qui peuvent être rangés "de pair avec les oeuvres du même genre de Vauvenargues, de La Rochefoucauld, de Pascal et de Napoléon 1<sup>er</sup>."<sup>5)</sup>

Une partie de ce document a été publiée en deux fois : six aphorismes ont été ajoutés à la fin de l'article "Nechto iz perezpiski NN" de la revue *Télescope*, No. 11, 1832. Cette partie a été republiée par Gerchenson dans le deuxième tome des *Oeuvres et Lettres* de Pierre Tchaadaev en 1914<sup>6)</sup>. Dans le premier tome de ces *Oeuvres et Lettres*, Gerchenson a publié une partie importante de ce document avec pour titre "Fragments", document, dont la copie manuscrite fut rédigée par Madame A. P. Elagine<sup>7)</sup>.

1) Raymond T. McNally, "Chaadaev's Philosophical Letters Written to a Lady and his Apologia of a Madman", *Forschungen zur Osteuropäischen Geschichte*, Band 11, 1966, pp. 24-129.

2) Pierre Tchaadaev, *Lettres philosophiques adressées à une dame, présentées par François Rouleau*, Paris, 1972.

3) François Rouleau, "Le dernier écrit de Čaadaev, un inédit", *Cahiers du monde russe et soviétique*, XV (3-4), 1974, pp. 409-413.

4) *Zven'ja*, III-IV, M.-L., 1934, pp. 372-380.

5) *Vestnik Evropy*, 1871, IX, p. 38, cité par Ch. Quénet, *Tchaadaev et les lettres philosophiques ; Contribution à l'étude du mouvement des idées en Russie*, Paris, 1934, pp. 103-104.

6) *Oeuvres et Lettres. II.* pp. 24-25. Voir ci-dessous pp. 26-28.

7) *Oeuvres et Lettres, I.* pp. 143-160. 377-379. Voir ci-dessous pp. 13-29.

A l'époque, Gerchenson croyait que cette partie devait constituer un lien entre les première et deuxième *Lettres Philosophiques*. C'est Chakhovskoi qui, en 1935, a révélé que Gerchenson avait tort. Il a noté qu'un tel emploi d'aphorismes et de fragments était en vogue à l'époque, c'est le cas ainsi dans les oeuvres de Schelling, Lamennais, Novalis, Bonald etc ... qui en sont remplies, et que parmi les oeuvres de Tchaadaev, on en trouvait beaucoup. Il a ajouté que ces aphorismes devraient occuper une place particulière dans les oeuvres de Tchaadaev qui étaient en cours de publication<sup>1)</sup>.

Quant à la copie manuscrite de ces *Fragments et Pensées Diverses*, Chakhovskoi a noté que Gerchenson, ayant employé celle de Madame Elagine, ignorait que l'autre copie manuscrite rédigée par Zhikharev, était tombée dans les mains de Pypin et qu'elle était ensuite entrée en possession de L'Institut de Littérature Russe de Léningrad<sup>2)</sup>. C'est cette copie manuscrite rédigée par Zhikharev que nous allons publier. Elle a pour référence : Archives Pypin, Fond 250, Op. 1, No. 293, [ancien numéro : 3489-3491, XVIII b. 32-34 (F. 250, nn. 547-549)] et pour titre : *Fragments et Pensées Diverses, 1828-1830 et années inconnues*.

Il nous reste deux tâches à accomplir : 1) préciser les périodes pendant lesquelles Tchaadaev écrit ce document, 2) ordonner les pages de la copie manuscrite. Pour ce qui est du premier point, nous sommes en possession au moins de deux clefs. Dans le passage où Tchaadaev met en question la véritable société des êtres intelligents, il rapporte son entretien avec un méthodiste anglais à Florence "il y a de cela cinq ans"<sup>3)</sup>. On sait que sa rencontre avec Charles Cook eut lieu en janvier 1825<sup>4)</sup>, donc c'est vers 1830 qu'il dut écrire ce passage<sup>5)</sup>. D'autre part, nous trouvons un morceau des *Fragments et Pensées Diverses*, document rédigé exactement de la même manière, dans son article *l'Univers, 15 Janvier 1854*. C'est Chakhovskoi qui découvrit cette similitude le premier, et par la suite Rouleau la confirma<sup>6)</sup>. Comme le titre lui-même l'indique, cet article fut écrit au début de l'année 1854. Nous pouvons donc en déduire que cette partie des *Fragments*, elle aussi, dut être rédigée à peu près à la même époque. En outre, certaines phrases évoquent le Guerre de Crimée qui commença en 1853. Donc, nous pouvons en conclure que *Fragments et Pensées Diverses* durent être écrits en deux périodes au moins, i. e., 1) à la fin des années vingt et au début des années trente, 2) au début des années cinquante du XIX siècle.

Le deuxième problème, à savoir la numérotation, est plus difficile à résoudre. La copie manuscrite rédigée par Zhikharev est en français et en russe. Le texte original en français se trouve à droite et la traduction russe à gauche. C'est seulement

1) *Literaturnoe Nasledstvo, TT. 22-24*, M. 1935, pp. 8-9. Comme on le sait, en Union Soviétique, il n'y a pas eu de publication des oeuvres de Tchaadev depuis l'édition de Gerchenson.

2) *Zven'ja*, III-IV, p. 370.

3) Voir ci-dessous p. 24.

4) *Oeuvres et Lettres, I*, pp. 69-70; *Literaturnoe Nasledstvo, TT. 19-21*, p. 22.

5) Gerchenson a également supposé ainsi, se fondant sur les mêmes bases. Il a ajouté que la date de la censure de la revue *Téléscope*, dans laquelle figurait *Nehto iz perepiski* ΛΛ, est le 4 août 1832; par conséquent Tchaadaev dut écrire avant cette date-là. *Oeuvres et Lettres, I*, p. 377.

6) *Zven'ja*, III-IV, p. 389; *Cahiers du monde russe et soviétique*, XV (3-4), p. 413, n. 1.

dans la traduction russe que figure la numérotation au crayon à partir de la page 2 ; celle-ci correspond à la page 1 du texte français. Nous noterons cette numérotation dans notre texte à l'aide de parenthèses : (1), (2), (3), etc... Cette copie manuscrite se compose au total de 158 pages et se divise en 13 liasses : 1) pp. 1-6, 2) pp. 9-21, 3) pp. 23-32, 4) pp. 35-38, 5) pp. 41-45, 6) pp. 49-58, 7) pp. 61-67, 8) pp. 69-74, 9) pp. 77-127, 10) pp. 129-138, 11) pp. 141-153, 12) pp. 154-156, 13) pp. 157-158. Le passage où Tchaadaev raconte son entretien avec Charles Cook se situe aux pages 113 et 114 dans la 9<sup>ème</sup> liasse, tandis que les extraits de *L'Univers* figurent aux pages 30, 31 et 32 de la 3<sup>ème</sup> liasse. Ensuite, la 12<sup>ème</sup> liasse, écrite uniquement en russe, n'est autre que la traduction russe des pages 120, 121, 122 et 123 dans un ordre différent ; ceci à l'exception du dernier paragraphe que nous allons publier ci-dessous. Il semble donc que l'on ne puisse pas se fier à la numérotation au crayon. C'est seulement la 9<sup>ème</sup> liasse, dont la plus grande partie fut publiée en russe dans *Oeuvres et Lettres* avec le titre de "Fragments" et qui contient le passage de Charles Cook, qui est numérotée à l'encre.

Ci-dessous, nous ordonnerons toutes les pages de la copie manuscrite suivant le contenu de chaque liasse, et pour ce faire, nous rapprocherons certains passages de ceux des autres oeuvres de Tchaadaev, y compris, bien sûr, les huit *Lettres Philosophiques*, insérées dans les notes. Nous utiliserons le symbole trois astérisques \* \* \* pour diviser chaque liasse.

Dans les 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> liasses, Tchaadaev critique les systèmes philosophiques de Schelling et de Fichte. C'est également ce qu'il fait dans la 5<sup>ème</sup> *Lettre Philosophique*. Donc, nous pensons que ces deux liasses durent être écrites pendant la première période. D'autre part, la 3<sup>ème</sup> liasse, comme nous venons de le voir, dut être écrite pendant la deuxième période. Les 4<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup> liasses peuvent être considérées comme un tout. On y trouve des idées analogues à celles contenues dans la 1<sup>ère</sup> *Lettre Philosophique*, *Apologie d'un fou*, *Lettre au comte Circourt* de 1846 et *L'Univers*. C'est pourquoi cette partie doit appartenir à la deuxième période. Nous trouvons dans la 6<sup>ème</sup> liasse, le nom de Cieczkowski, hégélien polonais, qui publia *Prolegomena zur Historiosophie* en 1838. On sait qu'il exerça une grande influence sur les jeunes hégéliens russes dans la dernière partie des années trente et le début des années quarante. Ce que Tchaadaev cite, ce n'est pas son ouvrage, mais un extrait de K. L. Michelet, par conséquent, ce passage dut être écrit bien après la publication de *Prolegomena*. Ce qui nous semble, de plus, particulièrement intéressant dans la 7<sup>ème</sup> liasse, c'est que Tchaadaev décrit "cette guerre" comme "un démêlé entre vrais croyants", ce qui nous rappelle la Guerre de Crimée. Ensuite, dans la 8<sup>ème</sup> liasse, nous lisons ses critiques contre le nationalisme étroit surgissant à la veille de cette guerre, sous forme d'aphorismes. On sait qu'il écrivit en 1854 un essai épistolaire *Une lettre d'un inconnu à une inconnue* dans lequel se trouvent des critiques analogues à celles contenues dans ces aphorismes. Quant à la 9<sup>ème</sup> liasse, comme nous venons de l'indiquer, elle dut être écrite vers 1830. Les 10<sup>ème</sup> et 11<sup>ème</sup>

liasses répètent la critique contre les systèmes philosophiques de Fichte et de Hegel. Et deux aphorismes à la 11<sup>ème</sup> liasse nous rappellent, eux aussi, la Guerre de Crimée. Quant à la 12<sup>ème</sup> liasse, comme nous venons de le voir, ce n'est autre que la traduction russe de quelques paragraphes de la 9<sup>ème</sup> liasse à l'exception du dernier paragraphe. Par conséquent, nous ajoutons ce paragraphe en russe à la fin de la 9<sup>ème</sup> liasse. La 13<sup>ème</sup>, i. e. la dernière liasse se compose de deux aphorismes en russe, dans le premier desquels Tchaadaev lance un cri d'alarme contre la guerre. Donc, cette partie dut être écrite avant la Guerre de Crimée. Comme Rouleau l'indique, *L'Univers* est le dernier écrit de Tchaadaev, nous mettrons donc la 3<sup>ème</sup> liasse à la fin de toute la série des *Fragments et Pensées Diverses*.

Les liasses seront ainsi ordonnées de façon suivante : 1<sup>ère</sup>, 2<sup>ème</sup>, 9<sup>ème</sup>, 12<sup>ème</sup> (correspondant à la première période) ; 13<sup>ème</sup>, 4<sup>ème</sup>, 5<sup>ème</sup>, 6<sup>ème</sup>, 7<sup>ème</sup>, 8<sup>ème</sup>, 10<sup>ème</sup>, 11<sup>ème</sup>, 3<sup>ème</sup> (correspondant à la deuxième période).

Nous admettrons que la numérotation des pages de chaque liasse soit correcte. En ce qui concerne l'orthographe, l'accentuation et la ponctuation, nous nous limiterons à corriger le strict minimum.

Pour la publication du texte, nous devons beaucoup au Rd Père François Rouleau, du Centre d'Etudes Russes de Meudon, et à MM. N. T. Evdokimov et A. D. Alekseev du Pouchkinskii Dom de Léningrad. Nous voudrions leur témoigner ici notre reconnaissance pour leur bienveillante coopération.

\*  
\* \*

(1) On sait que Schelling<sup>1)</sup> passe pour n'avoir fait que développer le système de Spinoza et mettre la dernière main au panthéisme moderne. Il est certain que, dans son point de vue, les puissances virtuelles de la nature ne font que s'affirmer en agissant dans le monde, que par conséquent les phénomènes naturels semblent y être des opérations logiques, et non des faits matériels. Il n'en faut pas conclure cependant que dans cette manière de considérer les forces physiques de l'univers, la nature se trouve être une intelligence, et il n'y a pas encore là de quoi crier au panthéisme. Au fond ce n'est là qu'une phraséologie philosophique, qui nous est imposée par l'impuissance même du langage humain et par le besoin qu'éprouve notre raison de tout ramener à l'idée de l'unité, idée sous l'inspiration de laquelle s'est formulé, comme on le sait, tout ce système. L'idéaliste explique la nature dans le langage du spiritualisme, voilà tout ; mais il ne s'en suit pas qu'il ne voie partout qu'Esprit et idée. Il trouve derrière chaque phénomène de la nature un acte de l'esprit, mais cet acte de l'esprit dans sa pensée, reste toujours séparé du phénomène. Vous raisonnez, vous calculez, dit-il, et vous arrivez à certains résultats logiques qu'il ne tient qu'à vous de réaliser matériellement ; vous trouvez ensuite des faits dans la nature qui répondent à

1) Pour ce qui est de Schelling, voir *Lettres Philosophiques* présentées par Rouleau, p. 116, n. 2, p. 138 ; McNally, *Chaadayev and His Friends, An Intellectual History of Peter Chaadayev and His Russian Contemporaries*, Tallahassee, Florida, 1971, pp. 10, 16, 29, 122-123, 180-181, 192-193, 195 ; Quénet, *op. cit.*, pp. 165-172. 204-206.

ces résultats et qui vous semblent avoir été produits<sup>1)</sup> par des opérations analogues ; vous en concluez qu'il y a identité entre la nature et votre raison. Voilà le point de départ du système. Mais on voit que ce n'est point de la nature même qu'il s'agit ici, mais de la puissance qui détermine les mouvements de la matière, et dont la nature n'est que l'ensemble. Or, cette puissance, réside-t-elle au sein de la nature ou ailleurs, c'est ce que l'idéaliste ignore, et de plus, il n'a nul motif de supposer qu'elle habite plutôt dans la nature que dans tout autre lieu. Il sait fort bien, d'ailleurs, que les procédés dont se sert la raison humaine, elle ne les a point empruntés<sup>2)</sup> au monde physique, qu'elle les a trouvés<sup>3)</sup> en elle-même, que par conséquent leur identité avec ceux de la nature, n'est point l'effet de la présence de la nature ou de l'action exercée par elle sur notre esprit, mais un fait primitif, c'est-à-dire<sup>4)</sup>, que ce sont tout simplement deux intelligences qui agissent indépendamment l'une de l'autre d'une manière identique, deux puissances isolées, mais du même ordre. Ce n'est donc point, selon lui, la pensée et la nature qui sont une même chose, c'est la loi qui les gouverne qui est une seule et même loi, se manifestant d'une certaine manière dans la nature et d'une autre manière dans l'être intelligent. L'une de ses manifestations nous est connue par la voie de la conscience, l'autre par la voie de l'observation ; ces deux ordres de connaissances se complètent mutuellement, la connaissance parfaite étant naturellement une connaissance générale et universelle ; aux lois spéciales de la nature répondent les lois particulières de la logique et du raisonnement ; il n'y a jamais de contradiction entre ce qui se passe en nous et en dehors de nous, pourvu seulement que par un abus de notre liberté, nous ne faussions notre jugement, le privilège de l'être intelligent étant, comme chacun le sait, de pouvoir errer tout comme de connaître ; enfin, ce n'est point entre notre raison et la nature, mais bien entre notre raison et une autre raison, qu'il existe une identité réelle. Voilà comment il faut concevoir le système de l'*identité absolue*.

---

<sup>(4)</sup> Le système de Fichte<sup>5)</sup> a été en butte à des attaques de même nature. On a prétendu qu'il conduisait au nihilisme, c'est-à-dire<sup>6)</sup> à l'anéantissement logique du monde extérieur, mais il n'en est rien non plus. Fichte ne s'est proposé qu'une *doctrine de la connaissance*\* ; il était donc tout simple qu'il posât le *moi*, c'est-à-dire<sup>7)</sup> la chose qui connaît, de la manière la plus absolue possible, car toute connaissance vient de là et y aboutit naturellement : mais il n'est point vrai, Jacobi<sup>8)</sup> l'a prétendu, par exemple, qu'il ait voulu élever le *moi* sur les ruines de l'univers et de Dieu. Son oeuvre n'est point

---

1) produit

2) emprunté

3) trouvé

4) c. a. d.

5) Pour ce qui est de Fichte, voir *Lettres Philosophiques*, p. 124, n. 2 ; Quénet, *op. cit.*, pp. 192-194 ; McNally, *Chaadayev and His Friends*, p. 167, 181.

6) c. a. d.

\* Wissenschafts=lehre (note originale dans le manuscrit)

7) c. a. d.

8) Pour ce qui est de Jacobi, voir McNally, *Chaadayev and His Friends*, p. 178.

complète, voilà tout. On n'a qu'à lire ses oeuvres posthumes pour se convaincre qu'il était fort loin de nier le monde extérieur. Il ne s'agissait pour lui <sup>(5)</sup> que de connaître, c'est donc la nature de la connaissance qu'il lui fallait déterminer ; de là<sup>1)</sup>, la subjectivité de sa philosophie et cette part si vaste qu'il attribue à l'activité de notre raison dans laquelle, si vous voulez, s'absorbe logiquement toute autre activité et même celle de Dieu, mais seulement d'une manière provisoire. On ne peut douter que s'il fut arrivé à traiter de l'Objet, il ne lui eut aussi fait sa part. Pour constituer le moi, chose qu'il fit selon nous d'une manière admirable, il lui donna des proportions démesurées, et l'érigea au centre de la création, c'est là tout ce que l'on peut raisonnablement lui reprocher.

La religion chrétienne est partie de l'idée, mais elle a été amenée par sa nature à répudier pour un certain temps son principe et à s'établir dans le fait ; de là,<sup>2)</sup> ses désastres nécessaires. Aujourd'hui, le fait étant constitué, elle aspire évidemment <sup>(6)</sup> à s'élever de nouveau à l'idée pure. Tel est le trait essentiel du gouvernement religieux dont nous sommes les témoins. Ce n'est pas à dire, comme de raison, que le christianisme doit abjurer complètement le fait, et ne marcher dorénavant que dans la sphère de la pensée abstraite ; le temps viendra, et il n'est pas fort éloigné, où le fait et l'Idée ne feront plus qu'une même chose et se trouveront tous les deux absorbés par la vie, qui étant composée de l'une et de l'autre, devra naturellement, à sa dernière phase, les contenir toutes les deux au suprême degré. Mais avant que cette période de la grande évolution de l'Esprit, qui marche à travers les siècles, sans s'arrêter, ne soit arrivée, il faut que la rotation vers le principe s'opère d'abord, et que ce dernier en sorte avec un nouvel éclat, avec une puissance nouvelle.

\*  
\* \*

<sup>(9)</sup> Avant d'aborder les nouvelles questions qui vont s'offrir à notre analyse, revenons un moment sur nos pas et tâchons de bien fixer nos idées sur ce que l'on peut considérer comme le point de départ de l'auteur, je veux dire la distinction qu'il établit entre les choses de foi et celles de pure raison : cela fait nous n'aurons plus à nous occuper que de sa théorie d'une loi révélée et d'une loi *élaborée*, comme il l'appelle<sup>3)</sup>.

Et, d'abord, lorsqu'il dit *Foi*, il est évident qu'il ne songe qu'à la foi religieuse. Eh bien ! c'est là, selon nous, le point de vue le moins philosophique du monde. Il y a des choses qui ne sauraient être conçues qu'au moyen de la foi, c'est-à-dire que pour les comprendre, il faut commencer par y croire ; il y en a d'autres qui ne le sauraient être que comme articles de foi, ce qui veut dire qu'une fois que vous les avez comprises, elles deviennent croyances. Philosophiquement parlant, la foi n'est donc qu'un moment ou une époque du savoir humain et rien de plus. Faire de la religion et de la science deux régions absolument distinctes, et cela, de bonne foi, sans

1) pas de virgule dans le manuscrit

2) pas de virgule dans le manuscrit

3) appelle

arrière-pensée, c'est revenir à la scolastique d'avant Abailard, c'est faire un anachronisme de neuf siècles, ni plus ni moins. Je comprends à merveille le théologien dogmatique qui de nos jours encore roule dans l'antique ornière du séminaire, pour qui le monde n'a pas bougé depuis Alcuin, car le dogme est immobile et obstiné de sa nature ; au valet du dogme permis donc de rester éternellement cloué sur sa croyance obligée : mais je ne puis concevoir, je l'avoue, l'écrivain ambitieux du titre d'esprit contemporain, envisageant la religion comme un monde inviolable, où l'intelligence n'a permission de pénétrer qu'à condition de s'anéantir. Qui donc ignore aujourd'hui que la foi est un des agents les plus puissants et les plus féconds de la pensée ; que tantôt on arrive à la connaissance par la foi, et tantôt à la foi par la connaissance ; que, par conséquent, il n'existe point entre l'une et l'autre de ligne nettement tracée ; que la connaissance implique toujours un certain degré de foi, tout comme la foi implique toujours un certain degré de connaissance ; qu'il y a nécessairement de la connaissance au fond de la foi, de même qu'il y a nécessairement de la foi au fond de la connaissance ; enfin, que nous ne saurions concevoir une chose, sans y croire d'une certaine façon, de même que nous ne saurions croire à une chose, sans la concevoir jusqu'à un certain point ?

Quelles sont, d'ailleurs, les bases naturelles de la philosophie ? Le Moi et le non-moi, le monde intérieur et le monde extérieur, le sujet et l'objet. Qu'on accepte ces faits primitifs ou non, n'importe, on ne saurait faire sérieusement de la philosophie sans partir de là. Or, ces faits qui, comme de raison, ne peuvent être ni démontrés par eux-mêmes<sup>(1)</sup>, ni déduits d'aucun fait précédent, que sont-ils pour nous ? Choses de foi. Puis quand le travail philosophique est accompli et que vous êtes arrivé à une certitude quelconque, quelle est la forme logique dont cette certitude se revêt dans votre esprit ? Celle d'une croyance, d'une croyance qui vous est imposée par votre raison même. Ce cercle, nous ne pouvons le franchir sans nous briser contre ses parois ; au delà est le doute absolu, l'ignorance parfaite, le non-être. Rejeter donc la foi hors la philosophie, n'est-ce pas anéantir la philosophie elle-même<sup>(2)</sup>, n'est-ce point rendre impraticable le labeur même de la raison ? il y a plus, n'est-ce point mettre le principe intellectuel lui-même<sup>(3)</sup> à néant ?

Remarquez que l'esprit humain a admis de tout temps certaines vérités comme articles de foi, vérités *a priori*, vérités élémentaires, sans lesquelles toute opération de l'esprit est inimaginable, par conséquent antérieures à son mouvement propre et qui répondent en quelque sorte à cette force de projection qui ébranla un jour la matière inerte et lança les mondes dans l'espace. Longtemps l'esprit humain vécut de ces vérités, longtemps elles lui suffirent ; son propre développement le conduisit ensuite à de nouvelles vérités qui, à leur tour, devinrent des croyances. Telle est la marche naturelle des choses intellectuelles. La foi se trouve placée aux deux limites du chemin parcouru par l'esprit humain, soit dans l'individu, soit dans l'humanité en général. Avant de savoir, il croit, et quand il sait, il croit encore. Toujours il part

1) eux même

2) elle même

3) lui même

de la foi pour arriver à la foi. En résumé, vingt fois par jour ne faites-vous<sup>1)</sup> pas acte de foi, sans que la religion y soit pour le moins du monde? Comment voulez-vous<sup>2)</sup> donc enfermer les croyances multiples de l'esprit humain dans l'unique sphère du sentiment religieux?<sup>3)</sup> Impossible. Venons à l'autre système.

Qu'est-ce qu'une loi? Le principe en vertu duquel une chose a lieu ou doit avoir lieu, afin d'arriver à sa perfection possible. Aussi, toute loi préexiste: nous ne pouvons que la connaître ou l'ignorer, et de plus que nous la connaissions ou que nous l'ignorions, elle n'en existe pas moins et n'en fonctionne pas moins dans la sphère qui lui est attribuée. On ne peut trop le redire, dans l'ordre moral ou de la liberté, tout comme dans l'ordre matériel ou fatal, toutes choses se font d'après une loi que nous connaissons ou que nous ne connaissons pas, avec cette seule différence, que lorsque nous connaissons l'une, nous sommes tenus de nous y conformer attendu que c'est la loi de notre être et la condition de notre progrès, et que lorsque nous connaissons l'autre, nous n'avons autre chose à faire qu'à l'appliquer à notre usage, soit comme enseignement, soit comme utilité matérielle. Quant à cette connaissance, nous pouvons l'obtenir de plusieurs manières, tantôt par le procédé solitaire de l'esprit individuel, tantôt par l'acte spontané de la raison suprême se manifestant dans la raison de l'homme, tantôt par la marche lente de l'esprit universel à travers les siècles; mais dans aucun cas possible nous ne saurions ni inventer, ni créer la loi elle-même<sup>4)</sup>. Toute loi, si elle est juste ou vraie, et ce n'est que dans ce cas qu'elle est réellement loi a existé de toute éternité dans l'intelligence divine. Il arrive un jour où l'homme vient à la connaître, où elle se révèle à lui d'une manière quelconque; alors elle tombe dans la conscience humaine, alors le législateur humain s'est rencontré avec le législateur suprême, et dès ce moment elle est pour nous une loi du monde. Telle est la genèse absolue de toutes nos législations politiques, morales ou autres. Il est permis, sans doute, au point de vue social d'admettre la fiction d'un pouvoir législatif, possédé par l'homme, mais il ne l'est pas au point de la philosophie générale. L'homme peut bien, dominé par une nécessité impérieuse, exercer sur ses semblables et sur lui-même<sup>5)</sup>, une législature légitime, mais il faut qu'il sache que ce qu'il appelle loi positive, loi civile, loi pénale, toutes ces lois qu'il fabrique en ses moments de loisir, et qu'il insère dans ses codes divers, ne sont telles, en effet, qu'en tant qu'elles sont conformes aux lois préexistantes, qui selon l'expression de Cicéron<sup>7)</sup> "*ne sont point une imagination de l'esprit humain, ni une volonté des peuples, mais quelque chose d'éternel*", lois, en vertu desquelles les sociétés durent et agissent, qu'elles aient ou non, la conscience de l'action exercée sur elles; il faut qu'il sache que, lorsque les lois qu'il prétend se donner

1) faites vous

2) voulez vous

3) pas de point d'interrogation dans le manuscrit

4) elle même

5) lui même

6) appelle

7) Pour ce qui est de Cicéron, voir *Lettres Philosophiques*, pp. 51, 118, 170, 183; Quénet, *op. cit.*, p. 163, n. 2.

lui-même lui paraissent fausses ou mauvaises, cela ne veut pas dire autre chose, sinon qu'elles sont contraires aux lois véritables, ou autrement, qu'elles ne sont pas des lois du tout ; car, encore un coup, ce n'est pas nous qui faisons les lois, ce sont elles, au contraire, qui nous font, mais nous pouvons prendre pour loi ce qui ne l'est pas, et c'est ce que nous ne faisons que trop souvent en physique comme en morale. Enfin, la loi étant une cause et non un effet, en faire un produit de la raison humaine, n'est-ce point méconnaître l'idée même de la loi ? Or, je vous le demande, s'il en est ainsi, qu'est-ce donc qu'une loi élaborée, une loi qui hier encore n'existait pas, qui n'existe que d'aujourd'hui, qui, par conséquent, pouvait ne pas exister du tout ? On ne le conçoit pas.

Voici, du reste, selon nous la manière la plus correcte d'envisager la matière. Au point de vue objectif il existe deux lois, celle du monde physique et celle du monde moral. La première est destinée à faire durer les êtres physiques et la nature qui en est l'ensemble, l'autre à faire durer les êtres intelligents et la société qui est l'ensemble de ces êtres-là<sup>1)</sup>, le tout de la façon qui appartient à chaque être et à chaque ordre d'êtres en particulier.<sup>(18)</sup> Mais il est clair que ces deux lois ne sont en réalité qu'une seule et même loi, qui considérée objectivement, opère d'une manière absolument identique dans l'une et l'autre sphère. Cette loi universelle, c'est la loi de la *vie* ou de l'*Être* ; et, il est évident encore qu'elle n'est susceptible ni de développement, ni d'élaboration. Ce qui se développe, ce qui s'élabore, c'est la vie, c'est l'être ; la loi reste invariablement la même. L'homme peut certainement, en vertu même de sa nature intelligente et libre,<sup>2)</sup> ignorer les lois de sa nature, la connaître plus ou moins parfaitement, et lui désobéir alors qu'il la connaît, mais cela n'empêche pas qu'elle ne subsiste toujours la même et n'agisse sur lui toujours de la même manière. Le progrès de l'esprit humain ne consiste pas à imposer au monde des lois de son invention, mais à approcher incessamment<sup>3)</sup> de la connaissance plus parfaite de celles qui le régissent. L'homme n'élabore pas les lois qui lui furent primitivement enseignées par son créateur, mais à mesure qu'il avance dans les temps, il en découvre de nouvelles qui lui étaient inconnues, il apprend à mieux connaître celles qu'il a déjà apprises et à leur trouver de nouvelles applications.<sup>(19)</sup> C'est ainsi, par exemple, que la connaissance de la loi spécialement révélée, s'étend tous les jours de plus en plus parmi les hommes, tandis qu'elle-même<sup>4)</sup> ne s'élabore, ni ne se développe point, et qu'au milieu de toutes ces puissances nouvelles que tous les jours elle enfante pour satisfaire aux besoins croissants de l'humanité, elle-même<sup>5)</sup>, elle reste immuable et telle qu'elle s'épandit naguère du sein de la divine raison.

On peut dire je crois que le pouvoir de créer n'a été accordé à l'homme que dans la sphère de l'art : c'est là le véritable domaine de ses créations, le seul monde où il lui soit donné de faire sortir la réalité du néant, d'évoquer la vie par un acte de

1) êtres là

2) pas de virgule dans le manuscrit

3) incessamment

4) elle même

5) elle même

sa volonté. Hors de là, nous ne pouvons que chercher et parfois trouver le réel. Cependant toute infinie qu'y est notre puissance, elle s'y trouve encore subordonnée à certains principes que nous n'avons pas non plus imaginés, qui préexistaient à toutes nos créations, qui comme toutes les vérités éternelles agissaient sur nous bien avant que nous en eûmes<sup>1)</sup> connaissance. L'idée du beau pas plus que toute autre idée vraie ne fut point engendrée par l'homme, il la trouva empreinte dans la création entière répandue autour de lui sous mille formes variées, écrite sur chaque objet de la nature en caractères ineffables ; il la comprit, se l'appropriâ, et de ce principe fécond fit saillir toute cette multitude d'oeuvres, tantôt sublimes, tantôt charmantes, dont il peupla les sphères de la phantaisie, dont il décora la face de la terre.

En définitive, il sera bon d'observer que tout ce que nous venons de dire, a été dit et répété mille fois par tous les esprits sérieux du siècle ; mais il est fort naturel que nous n'en sachions rien : la chronologie de l'Europe n'est point la nôtre ; nous assistons au siècle, mais nous n'en faisons point partie. Il ne faut pas s'y tromper, notre rôle dans le monde tout grand, tout glorieux qu'il soit n'est encore que purement politique : ainsi le mouvement des idées, proprement dit, ne nous regarde pas encore. D'ailleurs, parmi les émanations vagabondes de la science que les brises de l'Occident poussent de temps à autre vers nos plages lointaines, combien de fourvoyées dans le trajet, combien de pétrifiées par le souffle glacial du Nord ! Quoiqu'il en soit, c'est là un désolant spectacle, il faut l'avouer que celui d'un esprit éminent, se débattant entre le besoin d'anticiper sur la marche trop lente de l'humanité qu'éprouvent toujours les âmes d'élite, et les indigences d'une civilisation juvénile que la science sérieuse n'a pas encore visité, et jeté ainsi, malgré lui, dans toutes sortes d'imaginations bizarres, d'inventions ambitieuses, et il faut le dire, parfois dans de profondes erreurs.

\*  
\* \*

<sup>(77)</sup> ..., Comme dans ce que je viens de vous dire, l'inutilité *c'est l'impersonnalité* et c'est par là que le bon et le beau se lient et se confondent dans l'idée la plus absolue et la plus vaste de la morale.

---

Point de droit que celui de *prescription*. Dans l'ordre moral comme dans la nature, rien ne se fait aujourd'hui qui ne se soit fait hier, le lien qui lie les choses morales entre elles, est le même qui lie les choses physiques : continuité, succession. Chose nouvelle, jamais.

Est-ce là, la loi de mon esprit, est-ce celle du monde, c'est ce que j'ignore, et peu m'importe, ce que je sais c'est que dehors ce cercle, je ne puis rien m'imaginer. Comment aurai-je un droit à cette heure, que je n'ai pas eu le moment d'auparavant ? D'où me serait-il venu ? Je puis acquérir un droit nouveau sans doute, mais ce n'est point de ce droit qu'il s'agit, c'est de celui d'acquérir ce droit-là, du droit primitif, du droit qui donne le droit.

---

1) eumes

Ainsi la métaphysique du droit ne consiste point à démontrer à qui tel ou tel droit appartient, mais bien à faire voir, où tel ou tel droit réside par la nature même des choses.

Par exemple, qu'un homme vint au monde avec supériorité évidente sur tous ses semblables, un droit naturel de supériorité lui reviendrait. Or, comme tous les hommes naissent avec mêmes capacités, point de supériorité naturelle pour qui que ce soit. Cependant puisque l'homme est fait de telle sorte qu'il peut dans le cours de sa vie se mettre en possession d'une véritable supériorité sur les autres hommes, le<sup>1)</sup> droit *d'autorité* réside nécessairement dans les mains de quelques-uns d'entre nous : le créer, on ne le peut, le constater, voilà tout ce qu'il est possible de faire. Et ce droit, ce n'est point à l'individu qui s'en trouve par hasard investi, qu'il appartient, il gît en la puissance de la nature dont la personne est en possession. Mettre en question ce droit-là, serait même chose que mettre en question la force qui fait peser les corps, qui retient le soleil, qui fait tourner la terre.

Tel est le principe qui fonde tout *pouvoir* dans la société ; non certes, comme on se l'imagine, je ne sais quel pacte tacite ou articulé, qui jamais n'a pu avoir lieu, comme de raison, que la société était déjà toute faite.

La possession matérielle n'a point d'autre fondement non plus. Que fait-on lorsque l'on dispute la propriété d'une chose à quelqu'un ? On prouve qu'il ne l'a point possédée le moment d'avant, voilà tout.

Si l'on savait s'élever au premier chaînon de la chaîne que Jupiter tient en main, on arriverait au commencement de tout, du droit comme de tout le reste. En attendant,<sup>2)</sup> reconnaissons qu'en ce monde, le passé fait le présent ; donc, principe et cause de chaque chose, il faut les chercher dans le temps : rien en dehors du temps.

Enfin, le droit ne peut qu'accorder la liberté d'agir conformément à la loi<sup>3)</sup> universelle du monde ; c'est pour cela que le premier de tous, c'est celui de sa propre conservation. Or, la loi générale est comprise toute dans la continuité, dans la persistance des êtres : continuité mécanique, continuité vitale, continuité intellectuelle, continuité morale, tous modes de l'existence universelle. En l'idée claire de cette existence, se trouve la règle de tout fait moral, comme en l'idée claire de la vie physique se trouverait la véritable loi du monde physique.

---

Il est en la raison de l'homme quelque chose de tellement nécessaire, que, si on la lui enlevait, il n'y aurait plus de raison. C'est avec cela qu'elle commence à expérimenter, toute son action ultérieure n'est rien que suite de ce premier acte.

Ce quelque chose,<sup>4)</sup> ce sont certaines notions qui sont comme les organes de l'intelligence. On les appelle<sup>5)</sup> facultés de l'âme. Mais qu'est-ce que des facultés de

1) pas d'article défini dans le manuscrit

2) pas de virgule

3) à loi

4) pas de virgule

5) appelle

l'âme? Autre chose y a-t-il dans l'esprit de l'homme qu'idées, idées encore, et idées toujours? L'esprit de l'homme, est-il autre chose qu'un ensemble d'idées? Et comment une idée s'y produit-elle sinon qu'elle découle d'une<sup>(81)</sup> autre idée? Etrange phantasie! Vouloir faire de l'origine de nos idées, question d'expérience, d'empirie. Puisque nous ne gardons pas le souvenir de nos premières années, comment donc voulez-vous poursuivre la pensée humaine jusqu'à sa naissance? pas moyen. Puisque nous-mêmes, nous ne sommes pas témoins de ce qui se passe en nous dès le commencement, qui le serait donc? Le philosophe spéculatif observant l'enfant, pour qu'il conçut ce qui arrive dans ce petit cerveau, faudrait qu'il fût philosophe et enfant à la fois, ou qu'il eût gardé souvenance de ce qui se faisait dans son propre cerveau à cette époque. Et encore, à quoi bon? Etudiez donc l'embryon dans le sein de la mère, c'est là que commence la vie, non pas à la lumière du jour.

On demande, l'intelligence quand survient-elle à l'être humain? Eh, qu'en sais-je? Ce que je sais, c'est que l'homme n'en aurait, de cette intelligence, à aucun âge de sa vie, pas plus qu'à l'âge de l'embryon, si, de manière ou d'autre, elle ne lui était versée du dehors.

Tout système psychologique, idéologique, anthropologique<sup>(82)</sup> etc., ne veut que de l'homme isolé, l'homme individu, seul au milieu de ses semblables: physiologie, histoire naturelle, mais ce n'est point là de la philosophie. *La philosophie ne connaît que l'homme fait par l'homme dans la suite des temps.*

---

La vanité fait le sot, l'orgueil le méchant. Le même individu est stupide ou féroce, selon qu'il est emporté par la vanité ou par l'orgueil. Attendez un moment, l'accès est-il passé? Le voilà raisonnable<sup>(83)</sup> et bon.

La plupart des hommes nous paraissent non comme ils sont réellement, mais tels que nous les faisons. C'est que nous mettons toujours en jeu ou leur vanité ou leur orgueil. Mais, motif de plus de n'en vouloir qu'à nous-mêmes pour ce qui nous arrive de fâcheux dans nos rapports avec nos semblables.

En se regardant bien soi-même on trouve que l'on a été tantôt imbécile à se méconnaître, tantôt méchant à avoir horreur de soi; et parfois bon et sage à se prosterner devant soi. Et tout cela pourquoi? C'est que l'on a été tantôt vain, tantôt arrogant, tantôt ni l'un ni l'autre. Peut-être n'est-on jamais vain et orgueilleux à la fois, je ne sais; mais qu'on le fût un moment, on serait sot et cruel à la fois: et arrivé là, revenir à son assiette véritable, on ne le pourrait, car rien ne resterait dans l'âme pour l'éclairer, ni coeur, ni raison.

Tel homme se trouve dans telle situation que sa vanité est continuellement excitée, son orgueil continuellement froissé. Celui-là n'est jamais ce qu'il est effectivement, pas même en ses rêves, à tous les moments de sa vie il est ce que fait de lui la funeste situation, où il se trouve jeté. Ce sont de ces situations qui font ces

---

1) d'un

2) antropologique

3) raisonnable

caractères inabordables, si fatiguants à voir, si malheureux à eux-mêmes. On les rencontre fréquemment<sup>1)</sup> dans la société, souvent fort bons gens, même gens de mérite quelquefois, mais abîmés par leur mauvaise étoile et par la faiblesse de ne savoir se soustraire à la circonstance. On les hait ; il faut les plaindre.<sup>(84)</sup>

La position la plus favorable, à mon avis, au calme des passions, à l'usage entier de nos facultés, c'est une soumission réfléchie, volontairement déferée à une autorité parfaitement légitime. Pour foule de gens, par exemple, la chose la plus désirable serait de se trouver sous l'ascendant d'un homme, dont ils auraient appris à respecter le jugement et le caractère ; ou pour être heureux il ne leur faudrait que savoir se soumettre à vivre à l'ombre d'une raison qui ne fut pas la leur. Ils s'en gardent bien ; plutôt misérables que soumis : tels sont la plupart des hommes.

---

\**L'inspiration* faut-il la considérer comme un fait tellement surnaturel, qu'il anéantisse le cours ordinaire de la nature ? Nullement. Il suffit de la regarder comme conséquence de l'action directe d'un principe inconnu sur les forces de la nature morale, en raison de laquelle ces forces obtiennent une intensité infiniment plus considérable qu'elles n'en sauraient avoir à leur état donné.<sup>(85)</sup>

Pourvu que l'on comprenne que cette exaltation de la puissance intelligente, ne provient pas de la créature mais du créateur, qu'elle se coordonne avec un plan général ; qu'elle n'aboutit point à un effet individuel, mais qu'elle se rapporte à un effet universel, comme toute chose immédiatement émanée de Dieu : on sera parfaitement orthodoxe, et l'on aura de plus, cet avantage sur le dogmatisme outré, que mieux que lui l'on concevra l'objet de sa foi. Ainsi de même, la connaissance révélée, n'est autre chose que connaissance supérieure à la connaissance acquise par les voies communes de la raison : connaissance surnaturelle en aucune façon.

En se manifestant à l'esprit de l'homme, Dieu ne se communique pas tout entier : *personne n'a vu la face du père*. Dès lors point de renversement de l'ordre donné : augmentation prodigieuse des puissances naturelles, voilà tout. L'impulsion qui leur a été donnée primitivement est renouvelée une seconde fois par la même main qui la leur imprima d'abord.<sup>(86)</sup> Où est le miracle ?

D'ailleurs, sait-on bien tous les moyens de connaissance que possède l'âme ? Sait-on toutes les combinaisons, tous les effets possibles de ses facultés ? Pourquoi à certaines époques des forces nouvelles, des capacités nouvelles, par le concours de circonstances particulières, ne pourraient-elles pas se développer, ou se réveiller dans la nature humaine ? En d'autres temps s'éteindre faute d'aliment ou d'exercice ? Une autre fois, apparaître de nouveau, et toujours d'après un plan déterminé de la providence ? Où serait encore le prodige ? Enfin, s'il est telle chose en l'homme, qu'une volonté libre, elle doit avoir certainement quelque analogie, quelque identité avec la volonté suprême,

---

1) fréquemment

\* Le passage compris entre cet astérisque et celui de la page 29 a déjà été publié en russe dans *Oeuvres et Lettres*, I. pp. 143-160.

rien que puissance de liberté aussi, ni plus, ni moins. Et alors, comment savoir ce que cette volonté de l'homme peut obtenir de force, d'énergie, d'étendue quand elle vient à se rencontrer avec l'autre volonté, se confondre avec elle, se perdre en elle ?

---

Tombé en Angleterre sans préambule, sans avertissement aucun, l'étranger se sent singulièrement froissé <sup>(87)</sup> par tous les rouages de cette machine industrielle qui fait la vie extérieure des Anglais<sup>1)</sup>. Point de pensée à communiquer avec ; un mouvement énorme, voilà tout ce qu'il trouve ; rien avec quoi sympathiser d'ailleurs. C'est qu'il n'y a que la pensée active qui en Angleterre se produise au-dehors, la pensée réfléchie, la pensée tranquille s'y trouve reléguée dans le plus intime de l'intérieur domestique, ou de l'âme : c'est là qu'il faut l'aller chercher. Et encore arrivé à cet intime, le singulier mélange de réserve et d'excentricité, qui caractérise l'esprit anglais, si bien fait pour dérouter le nouveau venu, vous repoussera sans doute encore. Mais aussi une fois installé au foyer de la *vieille Angleterre*, foule de jouissances et sympathies douces viendront vous entourer, et compenser l'ennui du premier abord, et qu'un jour vous arriviez à prononcer le mot *home*, au sein d'une famille anglaise dans la jolie maison de campagne à la verte pelouse, aux hêtres et aux chênes si beaux, comme le prononce l'indigène, alors je ne sais mais je crois que vous laisserez échapper sans regret de votre mémoire, le souvenir de votre pays, ce pays fut-il la chère Russie.

En Allemagne l'on vogue sans cesse sur l'océan de l'abstraction <sup>(88)</sup> ; l'Allemand est là, plus domicilié, plus à son aise que sur terre : c'est pour cela qu'on y porte l'intempérance de la pensée à l'extrême. Chose toute simple ; la pure pensée, sans application, sans corps, pourquoi se restreindrait-elle dans son vol ? Où est le danger ? Quand elle veut entrer dans la vie, quand elle devient pratique, quand de la haute région où elle plane, elle vient à s'abattre sur la réalité positive, pour lors il faut bien qu'elle se modère. Mais sans cela tous les infinis espaces de la nature ne sauraient lui suffire. S'emportant au-delà de toutes les réalités, elle va toujours s'emportant : nulle raison qu'elle s'arrête jamais.

Cependant,<sup>2)</sup> il faut en convenir,<sup>3)</sup> c'est jouissance prodigieuse que ces voyages sans terme de l'âme. Et je crois, que ce n'est que par cet oubli, par cette négligence du réel, qu'elle peut se donner tout l'élan dont elle est capable, et arriver en dernier résultat à la connaissance la plus élevée qu'il lui est donné d'obtenir <sup>(89)</sup> en la portion de sa vie qu'elle est forcée de passer ici-bas.

---

Le Verbe ! Qu'est-ce donc que le Verbe ? Voyez le pilote manoeuvrant un vaisseau au milieu des écueils, le tournant et le retournant, comme il ferait une pièce de bois flottant sur l'eau : ce sont quelques mots qu'il profère de moment en moment qui font cela. Voilà le Verbe. Voyez au champ de bataille cent bataillons s'ébranler

---

1) anglais

2) pas de virgule

3) pas de virgule

à la fois et se précipiter sur l'ennemi : c'est un signe, un geste du général qui a fait cela. Voilà encore le Verbe. Figurer de cette parole autrement puissante, qui, plus distinctement que nulle voix humaine ne le saurait oncques faire en l'espace borné, retentit dans tout l'infini de la nature. Et celle-là est le Verbe parfait. Le Verbe,<sup>1)</sup> donc,<sup>2)</sup> c'est la parole agissante, la parole créante.

---

On s'imagine que les prophéties de l'Écriture ne sont que de simples prédictions, annonces de l'avenir et voilà tout. Erreur grave. Ce sont enseignements<sup>3)</sup>, enseignements<sup>4)</sup> se rapportant à tous les temps ; parties essentielles<sup>(90)</sup> de la doctrine autant que le reste.

L'esprit saint en parlant par la bouche de ses prophètes ne refaisait pas la nature humaine. Or, le coeur de l'homme est une fois fait de manière qu'il ne peut pressentir l'avenir qu'en le déduisant d'un présent et d'un passé donnés : à moins de cesser d'être ce qu'il est, le coeur de l'homme, nature raisonnable<sup>5)</sup> agissant par son propre pouvoir, il ne saurait faire autrement. C'est donc cette liaison rigoureuse de l'avenir avec le passé et le présent, cachée à la plupart des hommes qu'il était donné aux voyants<sup>6)</sup> d'Israël d'apercevoir clairement, plus clairement je veux dire, qu'au reste des humains. Et cette liaison étant constante, nécessaire, absolue, naturellement est même aujourd'hui, même demain, même toujours : des circonstances, des situations parfaitement semblables amènent dans tous les temps des résultats parfaitement semblables. La leçon du prophète est donc de tous les temps, de tous les lieux, pourvu que l'on sache l'appliquer convenablement.

Sans doute cette similitude rigoureuse des époques n'est pas chose facile à saisir.<sup>(91)</sup> Un sentiment profond, une conscience intime des voies de Dieu, provenant d'une soumission infinie aux manifestations de sa volonté suprême, peuvent seuls la dévoiler. Le même principe supérieur qui fait le *don* de prophétie, donne aussi l'intelligence de la prophétie. Le prophète et son interprète sont placés sur la même ligne dans la hiérarchie intellectuelle. Celui-là est prophète qui comprend parfaitement le prophète.

On a voulu, par exemple, rapporter les hautes voyances de l'Apocalypse à des époques de temps particulières : folie niaise. La pensée de l'Apocalypse n'est qu'une leçon immense, s'appliquant absolument à chaque moment de la durée infinie, et à ce que l'on voit tous les jours se passer autour de soi. Ces voix effrayantes qui retentissent de là, on les entend tous les jours ; ces monstres horribles qu'on nous y montre on les voit tous les jours ; ce craquement de la machine du monde qui s'y fait, nous en sommes témoins perpétuellement. En un mot, drame journalier, éternel du monde, voilà ce que le superbe poème de S. Jean : et, le dénouement<sup>7)</sup> de ce drame, non pas comme dans ceux produits par notre imagination, mais selon la loi de l'infini, est

---

1, 2) pas de virgule dans le manuscrit

3, 4) enseignemens

5) raisonnable

6) voyans

7) dénouement

perpétuel, et commence dès l'ouverture de la scène.

Les rêveurs qui ont interprété l'apocalypse, avaient mission obligée. Toutes folies auxquelles le livre sacré a donné lieu, jamais n'ont été vaines, il y avait raison pour tous. Par exemple, des millénaires, il en fallait absolument ; sans millénaires, point de croisades. Or, les croisades de toutes manières avaient été indispensables. Premièrement, la société nouvelle ne pouvait se former sans elles. Ensuite sans ce prodigieux événement, l'exemple de la plus grande exaltation possible du sentiment religieux aurait manqué à la raison humaine, et de ce grand mobile des choses d'ici-bas l'on n'aurait pas la mesure véritable. Enfin, un souvenir immense, indispensable, tout plein d'instruction et de pensées singulièrement fécondes, n'eût pas été livré sans cela aux générations futures.

---

“Homme de sens,” dites-vous, “mais comme tout le monde, il court après le bonheur : c'est pour cela qu'il s'agit<sup>(93)</sup> de la sorte.” Pour le bonheur voyons que faut-il avant tout ? Ne faut-il pas être content de soi et de tout au monde ? Je vous le demande, cela se peut-il à qui n'est pas un imbécile ? Excellent moyen, je trouve, de dégoûter certaines gens de l'ardent désir du bonheur, leur démontrer que les sots peuvent être heureux.

Il est certain que le bonheur, celui que désire la plupart des hommes est chose impossible sans un contentement stupide de soi et de tous. Pour arriver à ce bonheur, on recherche richesse, honneur, gloire. Mais tout cela obtenu, ne faut-il pas se trouver encore le plus sage et le plus parfait des hommes, et n'avoir rien à redire à tout ce qui se passe autour de vous ? Autrement, à quoi bon ? Le moyen d'être heureux sans cela ? Que l'on se figure la félicité ici-bas de quelque manière que l'on voudra, il faut toujours supposer au bout de cette félicité, folle satisfaction de soi, indifférence plus folle encore pour tout ce qui nous environne. Les anciens le savaient fort bien. Plus francs, plus naïfs que nous, ils n'avaient pas d'autre morale que celle-là. Qu'est-ce que leur sage<sup>(94)</sup> ? Sot arrogant, ravi de lui-même, insensible à tout ce qui se fait devant lui. En cela point de différence entre Epicure et Zénon. Tel est l'idéal le plus parfait que l'homme ait su se faire de la suprême sagesse. Quel intervalle entre cette philosophie apathique, immobile, desséchante, et cette autre qui nous dit : *désirez le royaume des cieux, et tout vous sera donné en sus !* Et pourtant que de plus simple que la leçon contenue dans cette belle parole du Sauveur ? Ne cherchez pas, vous dit-il, le bien pour vous-même, cherchez-le pour les autres, il vous arrivera à vous-même inmanquablement, sans que vous y songiez : votre bonheur particulier n'est-il pas dans le bonheur général ?

Point de personnalité, point d'égoïsme. C'est là ce qui tue le bonheur. Vivre pour les autres, c'est vivre pour soi. Bienveillance, amour infinis pour vos semblables, voilà, croyez moi, la véritable félicité ; il n'y en a point d'autre.

---

Tout le mouvement matériel ne serait-il point par hasard, le produit de la vibration

sonore et harmonique <sup>(95)</sup> du fluide aérien, ou de quelque autre fluide semblable, plus subtil encore, plus éthéré, qui pénétrerait dans les solides les plus compacts, et agirait directement sur les molécules élémentaires qui les composent ?

Le son pour nous est quelque chose qui affecte notre organe auditif. Mais pourquoi ne serait-il point, par l'effet de son action harmonique, principe ou cause d'infinité de mutations et de transpositions dans la matière, dont nous ignorons aujourd'hui la cause et les principes ? <sup>1)</sup>

Vibration de l'air, voilà ce que c'est que le son dans la réalité. Or, comment l'air peut-il vibrer, sans affecter d'une manière quelconque les corps qu'il environne ? Le contraire, d'ailleurs, est prouvé.

Il est certain que l'air est en agitation perpétuelle. Pourquoi donc, par exemple, quelques-uns de ces phénomènes inexplicables de la nature organisée qui se passent dans l'intérieur des êtres, tels que le mouvement ascendant de la sève dans les végétaux, la circulation du sang dans les animaux etc : qui contredisent plus ou moins les lois connues de la nature, notamment celle de la gravité universelle, ne seraient-ils <sup>2)</sup> pas produits par ce mouvement continu de la nature aëriiforme ? Je ne vois pas, par exemple, pourquoi par suite de ce mouvement, certaines consonnances n'auraient-elles pas lieu, entre les substances médullaires, fibrilles et autres, se trouvant entre elles en certains rapports harmoniques, dans un même être ou dans des êtres différents <sup>3)</sup> ; et pourquoi ces consonnances n'amèneraient pas ainsi maint effet qui nous étonne ? Si une ondulation de l'air peut ébranler une corde tendue en accord avec une autre corde, pourquoi, je vous demande, le nerf, par exemple, ne serait-il pas ébranlé de même manière par une cause semblable ?

Rien que questions encore, sans doute ; mais convenez que s'il y eut réponse à ces questions, quelles immenses applications le calcul ne pourrait-il pas obtenir un jour, et combien pour lors le domaine de la certitude mathématique ne se trouverait-il pas agrandi.

---

S'il y a telle chose qu'un infini d'espace c'est ce que j'ignore, mais je sais qu'il y a infini de temps, et que cet infini, cette durée incommensurable <sup>4)</sup>, cette succession sans terme des choses ce n'est rien *que la vie même*, ou l'existence parfaite.

Et d'abord le fini est multiple, l'infini point. L'idée du multiple se confond en mon esprit avec celle d'anéantissement, l'idée d'unité avec celle d'éternité. L'anéantissement est donc pour moi le mal, l'éternité le bien : le mal ne tend qu'à détruire, le bien qu'à faire durer. Eternité donc, bien, vie, c'est tout même chose.

J'appelle <sup>5)</sup> cela les deux *idées terminales* de l'esprit humain, attendu qu'elles se trouvent aux deux bouts de la ligne qui donne sa mesure. Toutes autres idées de

- 
- 1) pas de point d'interrogation dans le manuscrit
  - 2) seraient-elles
  - 3) différens
  - 4) incommensurable
  - 5) appelle

l'homme y sont contenues, ou s'associent à celles-là de telle manière que l'esprit ne saurait rien concevoir que l'une ou l'autre de ces idées, l'idée d'anéantissement ou celle de durée, ne s'y rattache nécessairement. Base de tous nos jugements<sup>1)</sup>, et non seulement de tous nos jugements<sup>2)</sup>, mais encore de tous nos sentiments<sup>3)</sup>, cet encadrement dans lequel se passe tout le mouvement de l'intelligence, fait la loi de toute notre pensée, sans que nous nous en doutions. Remarquez que même les idées numériques, tout étrangères qu'elles semblent être à ces notions n'en sortent point, puisqu'elles ne sont que des idées de division et d'addition : diviser c'est anéantir, ajouter c'est produire.

La pensée morale surtout ne saurait avoir d'autre principe, à mon avis, que celui-là. Toute idée de perfection, de beauté, d'harmonie, de vertu, d'amour n'est que modification de celle de durée, toute <sup>(98)</sup> idée d'imperfection, de laid, de discorde, de vice, de haine, n'est que modification de celle d'anéantissement. Nous ne saurions rien nous imaginer de bon ni de beau que nous ne lui attribuions<sup>4)</sup> en même temps durabilité, continuité, persistance ; nous ne saurions rien nous figurer de mauvais et de laid que nous n'y attachions l'idée de précarité<sup>5)</sup>, de cessation, d'annihilation. Ainsi notre esprit est constamment entre la pensée de la vie et celle de la mort, et il n'est réellement gouverné que par ces deux pensées.

Il faut observer que le sentiment de notre propre conservation n'entre pour rien dans ces notions élémentaires de la raison. Le principe de notre conservation n'est que celui de la nature animale, tout différent du principe moral. Mais il fallait les réunir pour produire la vie complète : c'est justement ce qu'a fait la philosophie chrétienne, en offrant à l'esprit humain l'idée du salut éternel, comme étant celle du bien absolu.

---

<sup>(99)</sup>  
Je demande lorsque l'on aura expliqué le phénomène historique de l'établissement du christianisme le plus naturellement possible, par exemple par une sorte de développement du mosaïsme produit par son mélange avec la philosophie orientale et celle de la Grèce ..., qu'aurait-on prouvé contre le fait de la révélation ? Où a-t-on vu que le Sauveur ait dit que le père se soit découvert à lui dans une révélation extraordinaire et instantanée, comme lui-même<sup>6)</sup>, par exemple, s'était après révélé à S. Paul ? Ne savions-nous donc pas qu'il *écoutait et interrogait les docteurs ?* Et encore, *que le petit enfant croissait et se fortifiait en esprit ?*

---

Il y a vérité historique de fait, il y a vérité historique de raison, il y a analyse dans l'histoire, mais aussi il y a synthèse : je dirai presque, il y a dans l'histoire de l'*apriori*, aussi bien que de l'*aposteriori*.

Bien certainement ce que raconte l'histoire, ce n'est <sup>(100)</sup> point ce qu'elle a de plus

- 
- 1, 2) jugemens
  - 3) sentimens
  - 4) attribuyons
  - 5) précaireté
  - 6) lui même

vrai, c'est ce qu'elle pense, c'est ce qu'elle imagine, c'est ce qu'elle invente. En ce sens, il y a telle conception poétique en histoire qui peut-être plus vraie que tel récit le plus scrupuleux, tout comme la pure réflexion souvent est plus vraie que l'expérience. La chaîne des faits ne peut qu'être imaginée, elle ne se trouve pas en la chronique ; déductions de la raison simple ne servent là de rien, car, à la rigueur, la raison ne saurait avoir prise sur le temps passé, domaine propre de l'imagination et de la poésie. D'ailleurs le témoin oculaire bien souvent ne voit pas la chose telle qu'elle est, peut-être jamais ; et il se trouve qu'après des siècles révolus, le penseur profond s'imagine plus correctement le fait que le contemporain qui l'a touché du doigt. Pour cela, qu'aura fait le penseur ? Il sera parti d'un principe hors du cours des événements<sup>1)</sup> historiques, donc d'un principe *apriori*. Voilà de l'invention et voilà aussi la vérité historique la plus haute. On peut dire que cette vérité n'est pas proprement en l'histoire même, mais qu'elle lui est communiquée par la pensée, Tel est le vrai que l'on trouve dans Niebuhr, Guizot, etc.

Quand on a beaucoup raconté,<sup>2)</sup> reste à deviner. Alors la masse des événements,<sup>(101)</sup> le chaos des faits disparaît, vient le raisonnement ; à la place du récit vous avez un argument, un syllogisme, et finalement, la loi morale des temps.

L'histoire de notre pays, par exemple, n'a pas encore été assez racontée, cela n'empêche pas pourtant que l'on ne puisse la deviner. Une pensée plus forte, plus divinatoire que celle de Karamzine le fera un jour. Le peuple russe saura pour lors ce qu'il est, ou plutôt ce qu'il n'est pas. Il se prend à cette heure pour un peuple comme un autre ; j'ai croyance qu'alors il sera effrayé de sa nullité morale ; qu'il apprendra que la providence ne l'a fait encore vivre que pour avoir en lui certain pouvoir dynamique dans le monde, et non encore pour l'y faire figurer intellectuellement. Nous saurons alors que nous n'avons encore que pesé sur la terre, et point encore agi. De même que les nations qui ont formé la société nouvelle n'avaient d'abord été appelées sur la scène du monde que comme puissances matérielles et qui n'ont pris place dans l'ordre intellectuel que lorsqu'elles ont subi le joug de sa loi. Nous aussi nous ne sommes encore à cette heure que force physique, force morale ne serons qu'alors que nous aurons fait même chose qu'elles. Mais quand ?<sup>(102)</sup>

---

Le mécréant ne ressemble pas mal, je trouve, à un bateleur tout gauche, qui, d'un pied se tient sur la corde et fait maladroitement l'équilibre de l'autre. Mais le mauvais bateleur des tréteaux se fait payer ses tours de force ; cet autre mauvais bateleur que lui en revient-il pour la peine ? Que je sache, rien que la fatigue. Quand on le voit se balancer de la sorte sur sa corde, l'on a peur pour lui, l'on voudrait lui tendre la main, et lui dire, "descendez donc, mon ami, vous allez vous casser le col".

---

"Many are poets, that have never pens<sup>3)</sup>," a dit Byron. Mais quoiqu'il en dise,

1) événements

2) pas de virgule dans le manuscrit

3) penn's

la pensée seule ne fait point le poète, il faut encore qu'il la sache réciter. C'est que la pensée poétique n'est point complète tant qu'elle n'est point revêtue par la parole. L'inspiration poétique, à mon avis, est autant celle du mot que celle de l'idée. La pensée en silence est une pensée sans corps, or la poésie est tout corps, lors même qu'elle ne fait comme aujourd'hui que raisonner. Poète, l'on n'est jamais en prose. Tous ces grands prosateurs que l'on traite de poète, Fénelon, Buffon, Rousseau, ne possédaient selon moi, absolument rien de la puissance poétique. L'élément matériel de cette puissance est son élément intégral. Je veux que le poète ébranle mes nerfs aussi bien que mon âme.

La poésie est donnée pour réunir le monde physique au monde intellectuel, et pour tromper l'esprit par cette confusion. La musique avait même mission et elle a précédé la poésie ; mais à elle seule, elle n'aurait pas suffi à produire cet effet : l'esprit lui résisterait. Or, il était urgent que l'esprit fut trompé ; en conséquence est survenue la poésie.

---

L'on fait fort bien d'appuyer dans la spéculation sur le principe de contradiction : grande loi, sans doute, mais par rapport à Dieu ce principe n'est point plus valable que tout autre principe de la raison bornée de l'homme. Ce qui justement fait l'être de Dieu, c'est que toute contradiction disparaît en sa toute puissance, et que tous nos impossibles à nous, en lui se trouvent possibles.

La raison quand elle cherche toute seule à connaître Dieu, fait un Dieu de ses mains ; ne tâche point de concevoir celui *qui est*. C'est pourquoi, s'il ne s'était révélé lui-même, il n'y aurait jamais de Dieu sur la terre qu'un Dieu fait de main d'homme.

Mais on dit : donc il s'est fait voir tout entier à l'homme ? Point du tout. Il ne s'est montré à l'homme qu'autant qu'il le fallait pour qu'il pût le chercher en cette vie, le trouver en l'autre ; voilà tout.

---

Que sont les anges ? Intelligences supérieures à l'humaine intelligence, natures inaccessibles à nos organes. Pourquoi n'y en aurait-il pas ? Ce n'est point ici, je trouve, le cas du doute, c'est celui de l'ignorance.

La Genèse ne parle pas de la création des anges ; c'est que ce n'est point la Genèse de toutes choses, mais seulement des choses humaines. Et c'est là, à mon avis, un des caractères qui la distinguent le mieux de toutes les cosmogonies connues ; c'est là une des grandes preuves, je trouve, de l'origine qui lui est attribuée ; elle ne dit tout juste que ce qu'il fallait dire : cela ne rappelle-t-il<sup>1)</sup> pas le principe physique de la *moindre action* ? On ne manque pas d'anges dans la suite de la Bible ; langage des temps ; Dieu ne saurait parler à l'homme qu'en la langue de l'homme ; ne soyons pas surpris qu'il veuille être entendu de l'homme, lorsqu'il daigne lui adresser la parole. Mais cela ne doit pas fonder la croyance des anges ; autrement chaque mot du livre sacré ferait dogme.

---

1) rappelle-t-il

La doctrine des anges est-elle donc de foi ? Non, assurément. Bien plus, l'homme fait à l'image de Dieu, peut-il légitimement reconnaître des natures supérieures à lui-même ? J'en doute. Jésus n'était pas ange, mais il était Dieu et homme à la fois. Il est donc permis de douter, je crois, que l'intervalle entre la nature intelligente de l'homme et celle de Dieu soit rempli par une nature intermédiaire. Ce qui est bien vrai, c'est qu'en tout temps les multitudes, autant que les esprits les plus profonds, étaient portés à admettre des natures plus parfaites que nos propres natures. Fort bien on peut ne pas attacher d'importance à cette croyance, mais la repousser comme grossière superstition, ce serait superstition bien grossière, je trouve.

Swedenborg<sup>1)</sup> était un homme d'une grande profondeur. Seulement il a eu tort de se faire une doctrine ésotérique ; cela n'a servi qu'à diminuer l'effet que ses ouvrages auraient produit sans cela. Mais quant à sa familiarité avec les puissances célestes, il n'y a pas là de quoi s'étonner. J'aurais été bien plus surpris, si, ayant l'esprit fait comme il l'avait, il n'eût<sup>2)</sup> pas été aussi familier avec elles.

---

Vous avez souvent entendu dire que le sommeil était la figure de la mort : ce n'est point cela du tout. Moi je trouve que c'est le sommeil plutôt qui est une mort véritable ; et, ce que l'on appelle<sup>3)</sup> la mort, peut-être est-ce là la vie ? Dans le sommeil il y a interruption du *moi* ; il n'y en a point après la mort, car s'il n'y avait alors persistance du *moi*, il y aurait anéantissement. De la tombe l'on ne revient plus, mais l'on revient du sommeil et l'on reprend le *moi*. Mais, dites, vit-on, quand on ne se doute pas que l'on vit, ne fut-ce qu'un seul instant ?

Le fait est que la mort véritable est essentiellement dans la vie. Morts nous sommes, morts parfaitement la moitié de la vie ; point hyperboliquement, point figurément, mais littérairement, sérieusement morts. Mille fois par jour un retour réfléchi sur vous-même vous fera voir que le moment d'auparavant vous ne viviez point pas plus qu'avant de naître ; que vous n'aviez nulle conscience de ce que vous faisiez, ni seulement le sentiment de votre existence. Et alors, où donc était la vie ? Vie de l'arbre, du zoophyte tout au plus ; non pas même de l'être animé ; vie de l'être intelligent, assurément non.

La vie sans cesse nous échappe, puis on la retrouve ; tant s'en faut que nous vivions perpétuellement. La vie de l'intelligence est interrompue à chaque fois que la conscience se perd. Plus il y a de ces moments, moins il y a de vie intellectuelle ; et s'il n'y a plus que de ces moments-là, voilà bien la mort. Pour mourir de la sorte ne faut sortir de cette vie, et d'autre mort, bien certainement, il n'en est point. La mort dans la vie, c'est donc là toute la mort qu'il y a.

---

1) Quant à l'influence de Swedenborg sur la Russie, voir Quénet, *op. cit.*, p. 52, En ce qui concerne son influence sur Tchaadaev, voir McNally, "The Books in Pëtr Ja. Čadaev's Libraries", *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, Bd. 14, Heft 5, 1966, p. 509 ; Heinrich Falk, *Das Weltbild Peter J. Tschaadajews nach seinen acht "Philosophischen Briefen"*, München, 1954, p. 82.

2) eut

3) appelle

Entendons-nous cependant. Quand je dis conscience je n'entends point cette conscience idéologique sur laquelle est assise la philosophie moderne, simple sentiment de notre existence. J'entends cette autre conscience qui fait que non seulement nous nous ressentons vivre, mais que nous savons encore comment nous vivons. C'est le pouvoir à nous donné d'agir dans chaque moment de la durée, sur le moment suivant, de faire notre vie nous-mêmes, au lieu de la laisser couler comme fait la brute. Cette conscience-là une fois entièrement perdue voilà qui tue irrévocablement : et savez-vous pourquoi ? C'est là *la damnation* parfaite. Peine plus grande, l'être intelligent peut-il encourir que le néant ?

---

<sup>(109)</sup>  
Ce qu'appelaient les païens<sup>1)</sup> sagesse, vertu, souverain bien, nous appelons tout cela ciel. Je sais bien d'où me viennent les mauvaises pensées ; l'insensé seul pense savoir d'où lui viennent les bonnes.

Charité chrétienne : raison dépouillée de la faculté de se rapporter à elle-même.

L'esprit bien fait gravite vers une croyance, vers une soumission aussi naturellement que l'esprit mal fait repousse toute croyance, résiste à toute soumission.

Le philosophe fait de Dieu une loi, une harmonie, un univers, je ne sais quoi encore ; puis il dit, la divinité ne saurait se concevoir ; je le crois bien. Ce Dieu incohérent, multiple à l'infini, intelligence et matière à la fois, comment le concevrai-je ? Mais ce n'est point là le Dieu *qui est*, c'est le Dieu que vous avez fait. En place de l'idée la plus simple de toutes, vous avez là l'idée la plus complexe possible : grande merveille en vérité, que vous ne sachiez pas la faire entrer dans votre esprit.

---

<sup>(110)</sup>  
Nous ne connaissons qu'un petit bout de notre être, celui que nous trouvons dans la vie présente ; nous savons bien qu'il se continue fort au delà, et pourtant, chose inouïe ! nous voulons connaître la loi de notre être tout entier.

---

Le panthéiste appelle<sup>2)</sup> le monde le *tout*. Il le suppose parfait. Il trouve cause et principe de tout dans le tout. Ce tout est éternel, infini, intelligent ; il embrasse tous les temps, tous les espaces. Enfin tous les attributs que le déiste trouve en Dieu, le panthéiste les trouve en son tout.

Et, à la bonne heure. Système parfaitement conséquent, et qui peut se démontrer rigoureusement. Le mot de tout une fois prononcé, le reste n'est plus qu'un corollaire nécessaire du principe ainsi posé.

Mais tout cela se réduit évidemment à un mot substitué à un autre ; de sorte que

---

1) payens

2) appelle

Spinoza<sup>1)</sup> pouvait très bien être fort religieux, et il l'était nul doute, en le lisant on se sent en effet comme entraîné malgré soi par quelque chose d'extraordinairement dévot, quelque chose<sup>(111)</sup> qui perce à travers l'arrogance mathématique de son argument, et qui fait d'autant plus d'impression que l'on s'y attendait le moins.

Au reste du panthéisme, il y en a au fond de toute admiration exagérée de la nature ; à force de voir de l'intelligence partout, on fait de tout une intelligence, et tout l'univers se trouve être de cette manière une grande intelligence, comme chez le panthéiste. Regardez Bonnet<sup>2)</sup>, Paley<sup>3)</sup> et les autres.

---

Instinct animal, instinct humain deux choses toutes différentes. Le premier, impulsion physique ou sensitive ; l'autre, perception confuse de la raison qui ne se confond avec la sensation que parce qu'elle est confuse, mais en effet bien distincte d'elle.

L'homme ne possède pas son instinct à la manière des bêtes ; cela exclurait la raison ; mais il le possède d'une manière qui lui est propre. En l'homme l'instinct tout seul ne détermine rien ; il n'agit en lui qu'en se combinant avec sa raison dont il augmente quelquefois et parfois affaiblit l'énergie. Dans les animaux, l'instinct est le principe unique de toute leur activité, c'est pour cela que son pouvoir est si puissant en eux, et qu'en certains cas il semble aller au delà du pouvoir de la raison même de l'homme.

---

Que faire pour voir clair ? Ne point regarder à travers soi.

Qu'est-ce que le christianisme ? Science de la vie et de la mort.

Qu'est-ce que l'ordre social ? Remède temporaire à un mal temporaire.

Institutions législatives, politiques, judiciaires, et toutes combinaisons de cette nature que font-elles ? Elles corrigent le mal qu'elles ont fait.

Que sont devenus les barbares, les destructeurs du monde ancien ? Des chrétiens.

Que serait devenu le monde si Jesus-Christ n'était venu ? Néant.

Est-il jamais arrivé à quelqu'un de rêver que deux<sup>(113)</sup> et deux font cinq ? Point. Pourquoi donc dire, qu'en dormant, l'on n'a pas l'usage de sa raison ?

En France que fait-on de la pensée ? On la dit. Qu'en fait-on en Allemagne ? On la digère. Qu'en fait-on chez nous ? Rien du tout ; et savez-vous pourquoi ?

---

1) Pour ce qui est de Spinoza, voir *L'Épigraphe* de la *Lettre IV* ; Quénet, *op. cit.*, pp. 163, 165, 174 et 192 ; McNally, *Chaadaev and His Friends*, pp. 74, 178 et 195.

2) Pour ce qui est de Bonnet, voir Quénet *ibid.*, pp. 172-174, et 188 ; McNally, *ibid.*, p. 189.

3) Cf. Quénet, *ibid.*, pp. 172, 174, 188-189 et 212 ; McNally, *ibid.*, p. 183.

Les hommes se figurent être en société lorsqu'ils sont réunis en des villes, ou en autres enclos. On dirait qu'ils n'ont qu'à se presser les uns contre les autres, à se parquer comme des moutons, pour être en société.

Il y a de cela cinq ans que je rencontraï à Florence un homme<sup>1)</sup> qui me plut fort. Je n'ai passé que quelques heures avec lui ; quelques heures seulement, mais bien douces et bien bonnes à la vérité ; et encore ne savais-je tirer de cet homme tout le parti qu'il y avait à en tirer. C'était un méthodiste anglais, établi je crois en mission dans le Midi de la France ; mais lorsque je fis sa connaissance, il revenait de terre sainte. Il y avait en lui un singulier mélange de chaleur, d'onction, de vivacité pour le grand objet de sa préoccupation, la religion, et d'indifférence, de froideur, de tranquillité pour tout le reste. Dans les galeries de l'Italie, les chefs-d'oeuvre de l'art ne le touchaient guère, mais les petits sarcophages des premiers siècles de l'église l'occupaient singulièrement. Il les considérait et les méditait avec exaltation ; il y voyait je ne sais quoi de saint, de touchant et de profondément instructif, et il s'absorbait dans les réflexions qu'ils lui suscitaient. Donc je n'ai passé que quelques heures avec cet homme, un temps bien court, un moment ; depuis nulle nouvelle de lui. Hé bien, voilà l'homme avec lequel je suis à cette heure le plus en société. Point de jour que son souvenir ne me revienne ; et cela toujours avec une émotion, avec une pensée qui au milieu de mes peines si grandes me raniment, au milieu de mes découragements si nombreux, me soutiennent. Voilà la société véritable des êtres intelligents ; voilà comment deux âmes agissent véritablement l'une sur l'autre : espace et temps n'y peuvent rien.

---

On entend dire quelquefois d'un vieillard, il est retombé en enfance, le pauvre homme ! Eh non, c'est qu'il n'en est pas encore sorti, de l'enfance. Regardez sa vie ;  
<sup>(115)</sup> enfant toujours, plus enfant qu'à cette heure, il n'est que ce qu'il a toujours été.

Bienheureux serait l'homme s'il pouvait revenir sur ses pas. Ce n'est point là l'ordre établi ; faut qu'il avance toujours et que toujours il avance ; pas un seul pas en arrière, devant soi toujours ; et que sur sa tête coulpe sur coulpe il accumule. Mais la mort franchie, alors, oui alors, la miséricorde divine, il faut bien l'espérer, lui accordera de s'arrêter un moment, de réviser le temps écoulé, peut-être même de reculer un peu.

Cependant vous le savez, il est une communion chrétienne ; de purgatoire elle n'en veut pas ; elle veut que nous sautions à pieds joints de cette vie dans cette autre où tout est irrévocable, irrémisssible, irréparable. Cruelle doctrine, plus cruelle encore que fausse.

---

Si vous voulez connaître ce que c'est que l'âme des bêtes, je vous en demande pardon, mais voyez ce qui se passe en vous la moitié du jour, vous en saurez quelque chose.

---

1) Charles Cook ; voir notre *Introduction ; Literaturnoe Nasledstvo*, T. 19-21, p. 21.

<sup>(116)</sup>  
Faites attention que l'animal le plus intelligent, ne prouve absolument rien. Si on le voit, par exemple, hésiter quelquefois avant de se déterminer à agir comme s'il réfléchissait, c'est que l'on ne sait pas toute l'étendue de la sensation, et jusqu'où elle peut se continuer dans les êtres qui n'ont qu'elle pour se guider. Il y a dans les animaux une imitation toute sensitive, presque mécanique, qui si on la concevait bien expliquerait tout ce qui se fait en eux, ne laisserait difficulté aucune sur ce sujet. Nous-mêmes<sup>1)</sup>, nous imitons machinalement mille choses<sup>2)</sup> sans la moindre réflexion, sans nous en douter, les habitudes des gens avec lesquels nous vivons ; nous contractons leurs allures, nous imitons leurs gestes et jusqu'à leur son de voix. Voilà notre nature purement animale.

Quant à ce faible élément de perfectibilité que l'on trouve dans les bêtes, il n'est besoin de recourir à la sensation ; le principe organique seul suffit pour en rendre raison. Les plantes n'ont-elles pas leurs habitudes ? On pourrait leur en donner de nouvelles, si l'on connaissait mieux leur structure, et cela ferait l'éducation des plantes ; il y aurait donc là progrès comme dans les bêtes.

Buffon<sup>3)</sup> et d'autres naturalistes ont dit à peu près la même chose. Mais il est nécessaire d'appuyer sur la considération que nous fournit l'expérience de notre nature propre. Car, il n'y a rien de si important que bien nous sachions, qu'hommes nous ne sommes pas tout le long du jour, il s'en faut.

Buffon, si je m'en souviens, après leur avoir ôté<sup>4)</sup> toute espèce d'intelligence, attribue aux animaux une sorte de conscience de leur être. Singulière idée ! Moi-même, ai-je donc constamment cette conscience ? Et plus, ne me faut-il pas certain effort pour me la donner ? L'animal aurait-il donc quelque chose que moi je n'ai point à toute heure ? Folie.

---

Répétons-nous sans cesse : comment pouvons-nous être misérables ? Ne sommes-nous pas faits à l'image de Dieu ?

---

Oui, tout se reflète dans la conscience. Point de loi dans la nature qui ne se trouve répétée dans le moi. Tous les phénomènes du monde physique se reproduisent dans le monde intellectuel. La pensée récapitule dans son intérieur tout le mouvement de la nature. Mais elle connaît et la nature ne connaît pas. Sa vie c'est la connaissance ; la vie de la nature c'est le mouvement passif. Quand la pensée a cessé de connaître, elle a cessé d'être. Voilà pourquoi le Sauveur a dit : *la vie éternelle est de vous connaître, mon père.*

---

L'homme durant toute sa vie peut croire à l'anéantissement de son être ; jamais

1) Nous même

2) chose

3) Pour ce qui est de Buffon, voir Quénet, *op. cit.*, pp. 174 n. 1, 212; McNally, *op. cit.*, p. 166.

4) après leur oté

il n'y a cru, jamais il n'y croira, l'instant d'avant sa mort. Au moment même où il se sent dissoudre. il se sent durer. Voilà, je crois, le grand principe de la persistance universelle des êtres, cette fois exprimée dans le moi au plus haut degré.

---

Il est une force plastique dans la nature qui ne fait que des formes. C'est là probablement le véritable principe vital, résumé de toutes les forces naturelles. Nulle part elle ne se manifeste d'une manière plus instructive que dans la cristallisation : là,<sup>1)</sup> il la faut étudier et méditer. Singulier phénomène en effet que cette cristallisation. Rien que géométrie. Et faites-y bien attention : c'est dans la formation des matières premières des corps que la nature procède de cette manière : immense sujet de réflexion.

Dans l'intelligence il y a aussi une force qui répond à celle-là, l'imagination. Ces deux puissances de la nature universelle ne seraient-elles pas celles qui tiendraient le plus de la puissance créative, et qui l'imiteraient le mieux ? Très possible.

---

En opérant son salut que fait-on ? C'est la vie que l'on donne à son âme : oeuvre toute divine. Celui donc qui a donné la vie à des multitudes sans nombre d'âmes, celui qui ne cesse de la donner perpétuellement, celui qui jusqu'à la fin des siècles ne fera autre chose que toujours répandre, semer la vie partout, je vous le demande, est-il un Dieu ou non ?

---

Qu'est-ce que la raison ? De raison, je n'en connais que ma raison à moi : or, celle-là je ne l'appelle<sup>2)</sup> pas raison ; je l'appelle<sup>3)</sup> néant : dites, n'en suis-je pas le maître ?

---

<sup>(120)</sup>  
\*Croyez-vous que naturellement l'homme comprendrait mieux la mort que la naissance ? Non,<sup>4)</sup> certainement. Il voit autour de soi les êtres se former et se dissoudre, et entre autre, des êtres semblables à lui ; il ne sait s'ils ont vécu sous une autre forme, avant qu'ils eussent leur forme actuelle ; il ne sait s'ils vivront quand ils l'auront perdue, cependant il croit concevoir quelque chose à la mort, puisqu'il la craint. Ce n'est point la douleur qui lui fait peur, car il ignore s'il y a douleur ; ce n'est point non plus l'anéantissement, car après tout qu'y a-t-il donc de si effrayant à cesser d'être ? Reste donc, qu'il aura appris, je ne sais comment, qu'après la mort il vivra encore. Mais il ne sait ce que sera cette autre vie ; et c'est de vivre de cette vie nouvelle, et d'une manière différente de la manière actuelle, qui lui semble terrible. Ce n'est donc là encore qu'une de ces grandes traditions, dont l'origine se perd dans les temps inconnus comme de tant d'autres idées fondamentales de l'esprit humain, qu'il ne s'est point données lui-même non plus, mais qui ont dû lui être communiquées

---

1) pas de virgule dans le manuscrit

2, 3) appelle

\* Ce paragraphe, entre deux astérisques, fut publié en russe dans *Oeuvres et Lettres, II*, pp. 24-25.

4) pas de virgule dans le manuscrit

alors que se créait l'intelligence dans l'univers.

Mais enfin, qu'est-ce donc que la mort? Rien que le moment dans la durée totale de l'homme, où il cesse de se percevoir en son corps, rien que cela\*.

---

Ni l'immortalité de l'âme, ni son immatérialité ne sauraient se démontrer rigoureusement. Mais ce qui peut être démontré c'est son existence après l'instant que nous appelons la mort; et il n'en faut pas davantage pour la morale universelle.

---

Le chrétien passe sans cesse de la terre au ciel, et du ciel à la terre; et il finit par s'installer au ciel.

Il y a plus de croyances légitimes que de doutes: voilà ce que signifie ce mot sublime de St. Paul: *la charité croit tout*<sup>1)</sup>.

Personne ne prétend obtenir chose quelconque sans se donner au moins la peine de tendre la main pour s'en saisir. Il n'y a qu'une seule chose qu'il en faut excepter, c'est le bonheur. Pour le bonheur l'on trouve tout simple de le posséder sans avoir rien fait pour l'acquérir, je veux dire, pour le mériter. <sup>(122)</sup> Seule manière de croire en Dieu, espérer en lui: voilà pourquoi qui ne prie pas, ne croit pas.

---

\*\*L'immortalité chrétienne, c'est la vie avec la mort de moins: point du tout, comme on se l'imagine, une vie après la mort.

---

Cet homme qui vient de mourir vous l'aimiez, vous le vénériez. A cette heure il n'est plus pour vous qu'un triste souvenir, un souvenir triste et peut-être doux à la fois. Mais vous ne l'aimez plus, vous ne le vénerez plus, vous ne faites que vous en rappeler. Et comment en effet aimer, vénérer une poussière? Mais si, par hasard, cet homme vivait encore, je ne sais où, dans quelque région lointaine, dans quelque pays inconnu? S'il n'était qu'absent, rien qu'absent, comme tant d'autres de vos amis? Pour lors pourquoi ne lui porteriez-vous pas à présent les mêmes sentiments<sup>2)</sup> que vous lui portiez autrefois? Je n'en vois de raison aucune. Et voilà le culte des saints. Croire sérieusement, de bonne foi à l'immortalité de l'âme et ne pas vénérer les hommes qui méritent notre <sup>(123)</sup> vénération parce qu'ils ne vivent plus ici, sur la terre, cela n'est-il pas absurde?

---

Vous rappelez-vous ce qui vous est arrivé la première année de votre vie? Non, dites-vous. Hé bien, qu'y a-t-il d'étrange que vous ne vous rappeliez pas non plus ce qui vous est arrivé avant votre naissance?

---

1) Corinthiens, I, 13-7. Au début d' *Apologie d'un fou*, Tchaadaev cite cette phrase.

\*\* A partir de ces astérisques jusqu'à ceux de la page suivante, la traduction russe fut publiée dans *Oeuvres et Lettres, II*, pp. 24-25 dans un ordre différent.

2) sentiments

Aimer le prochain nous est ordonné, mais pourquoi? Pour aimer autre chose que soi. De la morale ce n'en est point; c'est tout simplement de la logique. J'ai beau faire, je retrouve toujours quelque chose qui s'interpose entre la vérité et moi; cette chose c'est moi-même: la vérité ne m'est cachée que par moi. Il n'est donc qu'un moyen de la découvrir, écarter le moi. L'on ferait bien, je trouve, de se redire souvent à soi, ce que Diogène, vous savez, a dit une fois à Alexandre: retire-toi, mon ami, tu m'empêches de voir le soleil\*\*.

---

Il n'y a que l'oeil de la charité qui voie clair: voilà toute la philosophie du christianisme.

Que font les hommes en vivant ensemble? De l'azote: ils s'entretuent.

<sup>(124)</sup>  
Concevez-vous la génération de la vérité en vous? Non. Et celle du mensonge? Certainement.

---

Tout mon être se révolte à l'idée d'attribuer une incapacité quelconque à Dieu. On fait cela toutes les fois que l'on s'imagine des lois éternelles, soit ordre immuable, soit harmonie préétablie, soit matière éternelle, des monades, des éléments, ou toute autre chose pareille. Toujours l'on suppose à Dieu l'incapacité de détruire cela qu'on le dise ou qu'on ne le dise pas.

Descartes<sup>1)</sup>, on le sait, ne pouvait supporter l'idée de limiter la puissance divine. Quant à moi, je n'en puis douter; c'est l'horreur que j'ai toujours eu de cette idée, qui a été l'étoile de ma vie.

---

Quelque définition que l'on fasse de l'être organisé, vous trouverez qu'elle peut s'appliquer parfaitement au globe terrestre. On a divisé la nature en organisée et inorganisée. Or les corps célestes ne pouvant appartenir ni à l'une <sup>(125)</sup> ni à l'autre de ces deux divisions, on en a fait, à cause de l'immensité des espaces où elles se meuvent des points mathématiques jusqu'à nouvel ordre. Quant à la planète que nous habitons, n'en connaissant que l'épiderme, on a fait de cette épiderme matière d'une vaste science. Hé bien, qu'avez-vous à redire à cela? L'empirisme<sup>2)</sup> n'est-il point parfaitement satisfait de cet arrangement? Que voulez-vous de plus?

---

Bien forts vous pensez être, vous autres, qui au christianisme n'avez pas créance. Sachez donc même de cette force-là, dont vous vous targuez, il y en a plus, vu le jour sous lequel le christianisme vous est offert, à être chrétien, qu'à ne point l'être. C'est

---

1) Pour ce qui est de Descartes, voir *Lettres Philosophiques*, pp. 103, 118, 123, 125; Quénet, *op. cit.*, pp. 163-165, 187-189; McNally, *op. cit.*, p. 74.

2) L'empirie

le préjugé et la superstition qui vous font peur ; hé bien, c'est dans l'incrédulité que se trouvent et le préjugé et la superstition, non pas dans la foi. Dites, comment êtes-vous devenu ce que vous êtes ? N'est-ce pas justement comme le peuple devient chrétien ? Faites-vous autre chose que répéter, comme le peuple votre cathéchisme sans le comprendre ? Ce que vous débitez avec tant d'assurance, vous croyez donc l'avoir imaginé ? Pauvres gens ! voyez un peu, n'est-ce pas le curé qui vous l'a appris ?

---

Quand le philosophe prononce le mot *homme*, sait-il bien toujours ce qu'il veut dire ? Je n'en crois rien.

L'homme vient au monde comme les autres animaux ; il n'en diffère que par une organisation qui lui est particulière, et qui fait de lui une espèce unique du règne animal. Ce n'est point là, comme de raison, l'homme intelligent, c'est-à-dire l'homme *instruit* ; être à part qui n'a point de place dans la nature. Quand l'on fait des traités sur l'entendement humain, l'on cherche à découvrir comment l'animal humain arrive à être l'être intelligent. Il y a là erreur et confusion. L'homme animal devient l'homme intelligent, oui, mais il *ne le devient pas nécessairement, mais fortuitement*.

L'hypothèse de l'homme animal et je dis hypothèse puisque <sup>(127)</sup> oncques cet homme-là ne s'est vu, attendu que naissant au milieu de ses semblables, l'homme ne saurait rester un instant dans son état natif ; cette hypothèse donc est fort bonne en pathologie et en hygiène philosophique ; mais la philosophie proprement dite que voulez-vous qu'elle en fasse ? Quand elle s'en occupe de philosophie de l'homme elle devient philosophie de l'animal ; et ce n'est plus alors que cette partie de l'histoire naturelle qui traite des moeurs des animaux, le chapitre de l'homme dans la zoologie\*.

\*  
\* \*

<sup>(126)</sup> Народ русский, народ певучий и не говорящий. В одной громогласной русской песне заключается более русской жизни нежели как в целой кипе русских легописей.

\*  
\* \*

<sup>(127)</sup> Не начинайте войны для сохранения целостности Турции ; Америка единственная соперница которой вы должны бояться ; в наше время варварство не ниспровергнет просвещения. Не владение Константинополем доставит могущество России. Турция владеет Константинополем, а посмотрите в каком она жалком положении.

---

Вот каким образом вопрос этот слагается по моему мнению. В лице Петра Великого Россия сознала свое преступное одиночество и свое порочное направление. Она пошла в науку к Европе. Этим новым путём шла она до сей поры. Признание ея вознаграждено было успехами во всех отношениях и увенчалось при императоре

---

\* Fin du passage dont la traduction russe figure dans *Oeuvres et Lettres*, I, pp. 143-160.

Александр I торжеством самым высоким невиданным в истории рода человеческого. Но вдруг вздумала она что она может уже ходить на своих ногах, что пора ей возваратиться к своему прежнему одиночеству. Европа сначала изумилась такое дерзновенности, посмотрела ей в глаза и увидав точно она вышла из покорности, осердилась, и пошла потеха.

\*  
\* \*

<sup>(35)</sup> Plus on y pense, plus on se persuade qu'il se passe maintenant au milieu de nous quelque chose de fort extraordinaire. Cette chose qui n'est pas même encore arrivée à l'état de simple idée puisqu'elle n'a pas encore trouvé<sup>1)</sup> d'expression bien rédigée, contient pourtant une question sociale d'une haute portée. Il ne s'agit de rien moins que de savoir si une nation une fois ayant reconnu qu'elle avait fait fausse route pendant un siècle peut un beau jour par le simple acte d'une volonté réfléchie revenir sur ses pas, déchirer, recommencer sa carrière, renouer le fil rompu de sa vie à l'endroit où elle le laissa un jour on ne sait trop comment. Or, il faut l'avouer, nous sommes à la veille sinon de résoudre ce singulier problème, du moins d'en tenter la solution, de faire l'expérience d'une opération sociale que les plus hardis utopistes ne s'étaient encore jamais avisé de rêver dans leurs songes les plus insolents. Il serait fort téméraire sans doute d'assigner l'époque probable de cet événement, mais comme les émotions populaires n'obéissent guère aux lois dynamiques de l'univers, comme ce n'est point en raison de la puissance des forces, mais bien en raison de l'impuissance de la société que se produit le plus souvent le mouvement social, il est permis de croire que le moment d'une manifestation <sup>(36)</sup> éclalante du sentiment national, du moins dans la fraction lettrée de la nation, est assez prochain. Vous allez peut-être croire que c'est d'une révolution à la manière de celles de l'Europe occidentale que nous sommes menacés, —rassurez-vous : nous n'en sommes point là, Dieu merci. Le monde de l'Occident et nous, nous sommes partis de points trop différents, pour aboutir jamais à des résultats identiques. Il y d'ailleurs dans le peuple russe quelque chose de nécessairement immobile, de nécessairement inaltérable, c'est son indifférence pour la nature du pouvoir qui le régit. Nul peuple au monde n'a mieux compris que nous ce fameux texte de l'Écriture : *tout pouvoir vient de Dieu*. Le pouvoir établi est toujours sacré pour nous<sup>2)</sup>. On le sait, c'est la famille qui est la base de notre système

1) trouvée

2) Cf. "... il est évident que cette docilité à nous soumettre aux différentes directions qui nous sont imprimées, est une conséquence nécessaire d'un système religieux dépourvu de liberté, où la pensée morale n'a conservé de sa dignité que l'apparence, où elle n'est honorée qu'à condition de se tenir tranquille, où elle n'exerce d'autorité qu'autant qu'il lui en est accordé par le pouvoir politique... Un peuple simple et débonnaire, un peuple dont les premiers pas dans la carrière sociale furent marqués par cette fameuse abdication en faveur d'un peuple étranger, si naïvement racontée par nos annalistes, ce peuple, dis-je, embrasse les sublimes doctrines de l'Évangile dans leur primitive expression, c. à d. avant que la société chrétienne leur eut imprimé le caractère social, dont elles contenaient le germe, mais qui ne devait et qui ne pouvait se manifester qu'à une époque donnée". *Lettre au comte Circourt* (1846), *Oeuvres et Lettres*, I, pp. 272-273.

social : le peuple russe ne saurait donc jamais voir autre chose dans le pouvoir que l'autorité paternelle, exercée avec plus ou moins de rigueur, voilà tout. Tout prince, quel qu'il soit, est pour lui un père. Nous ne disons pas, p. e., j'ai le droit de faire cela, nous disons, telle chose est permise ; telle autre ne l'est pas. Dans nos idées ce n'est point la loi qui punit le citoyen coupable, c'est un père qui châtie l'enfant indocile. Notre goût pour le régime domestique est tel que nous prodiguons avec bonheur les droits de la paternité à tous ceux dont nous dépendons<sup>1)</sup>. L'idée de légitimité, l'idée de droit sont pour le peuple russe un *non-sens*, témoin ce pêle-mêle de successions bizarres qui suivirent le règne de Pierre le Grand<sup>2)</sup>, témoin surtout l'épouvantable épisode de l'interrègne. Il est clair que s'il eut été dans la nature de la nation de comprendre ces idées, elle eut compris que le prince pour lequel elle versait son sang n'avait nul droit au trône, et dès lors, le premier usurpateur, ainsi que tous les autres, n'eussent point trouvé ces multitudes d'adhérents, dont les ravages faisaient frémir même les bandes étrangères marchant à leur suite. Nulle force au monde ne pourra jamais nous faire sortir d'un ordre d'idées qui a fait toute notre histoire, qui fait encore toute la poésie de notre existence, qui n'admet qu'un droit octroyé et repousse toute<sup>3)</sup> espèce de droit naturel. Ainsi quoiqu'il en puisse arriver dans les couches supérieures de la société, le peuple en bloc n'y prendra jamais part : les bras croisés, attitude favorite de l'homme de pur sang russe, il verra faire, et saluera, selon son usage, du titre de pères, ses nouveaux maîtres, car il ne faut pas s'y tromper, ce sera encore des maîtres qu'il faudra lui donner : tout autre régime il le repousserait avec mépris ou colère.

---

Que veut la nouvelle école ?<sup>4)</sup> Retrouver, restaurer le principe national que la nation dans un moment de distraction, dit-on, se laissa naguère escamoter par Pierre le Grand<sup>5)</sup>, principe sans lequel toutefois, il n'est point de véritable progrès possible pour un peuple quelconque. Il est certain et nous sommes les premiers à en convenir que les nations tout comme les individus<sup>6)</sup> ne sauraient avancer d'un pas dans la carrière de progrès ou de développement qu'ils sont destinés à parcourir sans un

---

1) Cf. "La Russie est tout un monde obéissant à la volonté, au caprice, à la fantaisie d'un seul homme, qu'il s'appelle Pierre ou Jean, n'importe, c'est toujours une incarnation de l'arbitraire." *L'Univers, op. cit.*, p. 413.

2) Pierre le grand

3) tout

4) Cf. "Mais voici venir chez nous une école nouvelle. On ne veut plus de l'Occident, on veut démolir l'oeuvre de Pierre le Grand ; on veut reprendre le chemin du désert". *Apologie d'un fou. op. cit.*, p. 205.

"Il est, je le sais, bon nombre de Russes aujourd'hui ... qui prétendent que la Russie subit malgré elle la réforme de Pierre le Grand ... Aussi telle n'est point, tant s'en faut, l'opinion de la majorité des Russes non fantaisés par les utopies rétrospectives de leur nouvelle école nationale". *L'Univers, ibid.*, p. 411.

5) Pierre le grand

6) Cf. "Les peuples sont tout autant des êtres moraux que les individus. Les siècles font leur éducation, comme les années font celle des personnes". *Lettre I, op. cit.*, p. 53.

sentiment profond de leurs individualités, sans la conscience de ce qu'ils sont, bien plus ils ne sauraient même exister, dépourvus de ce sentiment, de cette conscience : mais voilà précisément ce qui prouve l'erreur de votre doctrine, car jamais peuple ne perdit sa nationalité sans cesser en même temps d'exister : or, si je ne me trompe, nous existons quelque peu.

\*  
\* \*

<sup>(41)</sup> Plus on réfléchit sur l'action que le christianisme exerça sur la société et plus on demeure persuadé, que dans le plan général de la providence, l'Eglise d'Occident<sup>1)</sup> fut principalement instituée en vue du développement social de l'humanité, que toute son histoire n'est qu'une déduction logique du principe organisateur déposé dans son sein<sup>2)</sup>. On peut condamner les moyens dont elle se servit pour arriver à son but, mais on doit reconnaître que ces moyens furent non seulement les plus efficaces, mais encore les seuls praticables aux différentes époques qu'elle eut à traverser ; que, fidèle à sa mission, elle ne se détourna jamais de l'impulsion qui lui fut imprimée, qu'un instinct admirable de son rôle, la guida constamment à travers des siècles de luttes, de désastres et de triomphes inouis ; qu'enfin, si l'on ne saurait nier qu'elle ne fut ambitieuse, <sup>(42)</sup> intolérante, qu'elle ne dédaigna pas les biens de la terre, on doit convenir aussi que c'est à ces conditions seules que le dessein de Dieu put s'accomplir.

Ce qu'il fallait avant tout, n'était-ce pas de réaliser l'idée qui lui fut confiée ? Tout devait donc être naturellement subordonné à cette règle suprême ; lui reprocher d'avoir été conséquente, ardente, passionnée à sa tâche, n'est-ce pas absurde ? Où en serait le monde si elle n'eut fait que se balloter entre les différentes hérésies qui s'en élevèrent dès les premiers jours de son établissement, qui ne cessèrent d'en surgir jusqu'à ce qu'elles finirent toutes par s'absorber dans cette grande hérésie du XVI<sup>e</sup> siècle, qui prétendit établir le néant de son église impalpable à la place de la réalité de l'église absolue ?<sup>3)</sup> Que si vous me demandez s'il y eut dans le coeur de chacun de ses membres une conscience parfaite de l'oeuvre s'accomplissant <sup>(43)</sup> autour de lui, je vous dirai que je ne le pense pas, vu que cette conscience ne sera possible dans l'Eglise de Dieu qu'alors qu'elle aura parcouru tout le cycle de la raison humaine, qu'alors, où après avoir épuisé tout le cycle de l'esprit fini, elle entrera enfin pour n'en plus sortir, dans l'ordre de l'esprit infini. Mais on ne saurait douter cependant, qu'elle n'en eut toujours un sentiment profond, sentiment qui, concentré dans quelques âmes d'élite, dans quelques esprits couronnés du nimbe sacré, rayonnait de là sur la sphère toute entière des intelligences composant la communauté chrétienne, et pénétrait chacune d'elles de toute l'énergie, de toute la vérité d'un sentiment intime et personnel.

1) d'occident

2) Cf. "... c'est en s'épandant au-dehors, en rayonnant dans tous les sens, en luttant avec tous les obstacles, qu'il se développa en Occident". *Apologie d'un fou., op. cit.,* 204.

3) Cf. "Je ne sais s'il y a quelque chose qui fasse mieux voir le vice radical de la réforme que cette manière étroite et mesquine d'envisager la religion révélée. N'est-ce pas démentir toutes les promesses de Jésus-Christ, n'est-ce pas là renier toute sa pensée ?" *Lettre VI, op. cit.,* p. 151.

L'église d'Orient fut évidemment destinée à toute autre chose, elle devait, par conséquent, marcher dans d'autres voies. Son rôle à elle, était de faire voir la puissance du christianisme réduit à ses seules forces; elle a parfaitement rempli cette mission sublime. Venue au monde au souffle du désert; puis transportée dans un autre désert, ou vivant au milieu de la solitude que la barbarie lui avait faite, elle dut être naturellement ascétique et contemplative avant tout<sup>1)</sup>. Toute espèce d'ambition lui était donc interdite par la nature même de son origine. Aussi poussa-t-elle, il faut l'avouer, la soumission jusqu'à l'excès, aussi se plût-elle à s'effacer de toutes les manières imaginables, à s'agenouiller devant tous les princes quels qu'ils fussent, fidèles ou infidèles, orthodoxes ou schismatiques, mongols ou seldsehouks, et lorsque l'oppression devenait excessive, ou lorsque le joug étranger venait à s'abattre sur elle, rarement savait-elle faire autre chose qu'inonder de ses pleurs les parvis des temples, ou prosternée dans la poussière, invoquer en prière mentale, l'appui du ciel. Tout cela est parfaitement vrai, mais il est vrai aussi qu'elle ne pouvait faire autrement, qu'elle eut manqué à sa destination, si elle eut essayé de revêtir un autre caractère. Une fois, seulement, au milieu des gloires du patriarcat<sup>2)</sup> russe, elle osa être ambitieuse, et l'on sait ce que lui coûta cette velléité d'orgueil contre nature. Quoiqu'il en soit c'est à cette église si humble, si résignée, si prosternée, que notre pays doit, non seulement les pages les plus belles de son histoire, mais encore sa conservation. Et voilà, précisément, la leçon qu'elle était appelée à donner au monde: une grande nation toute entière engendrée par la religion du Christ, tel est l'intéressant spectacle que nous offrons à la méditation des esprits sérieux!<sup>3)</sup>\*

\*  
\* \*

<sup>(49)</sup>  
Nous avons sous les yeux l'écrit d'un jeune philosophe français, homme de beaucoup d'esprit à plusieurs égards, se détachant profondément de la bande philosophique de son pays, mais malheureusement se trouvant de même dans une ignorance absolue de ce qui se passe au delà du Rhin, jugeant de la philosophie en général d'après celle qui se professe au Collège<sup>4)</sup> de France. Or, il faut l'avouer, le pays qui vit naître le père de la philosophie moderne, n'a point recueilli son héritage: ce n'est ni à M. Cousin<sup>5)</sup>, ni à M. Jouffroy<sup>6)</sup>, que cette belle succession se trouva adjudgée de nos jours.

1) Cf. "En Orient, la pensée retirée en elle-même, réfugiée dans le repos, cachée dans le désert, laissa le pouvoir social maître de tous les biens de la terre". *Apologie d'un fou, ibid.*, p. 204.

2) patriarchat

3) Cf. "Nous sommes du nombre de ces nations qui ne semblent pas faire partie intégrante du genre humain, mais qui n'existent que pour donner quelque grande leçon au monde". *Lettre I. op. cit.*, p. 52.

\* La page 46 du manuscrit répète un paragraphe de la page 38, qui commence par: "Que veut l'école nouvelle? Retrouver, restaurer le principe national..." et se termine par: "car jamais peuple ne perdit sa nationalité sans cesser d'exister: or, nous existons, je crois".

4) collège de France.

5) Victor Cousin (1792-1867), pour ce qui est de Cousin, voir *Oeuvres et Lettres, I*, p. 168 (Lettre à Schelling p. 187); *Lettres Philosophiques*, p. 138; McNally, "The Books in Petr Ja Čaadaev's Libraries", *op. cit.*, p. 501, and the same author, *Chaadaev and His Friends*, p. 182.

Notre auteur se récrie, par exemple, sur la prétention d'une école fort connue en France, qui voudrait abolir le sentiment personnel pour le remplacer par le sentiment social. En cela il a parfaitement raison ; mais il a tort <sup>(50)</sup> de confondre cette doctrine puérile avec les doctrines philosophiques de l'Allemagne. Nous prendrons la liberté de l'assurer qu'il n'existe rien de commun entre les théories humanitaires de la France et une philosophie sérieuse, qui se préoccupe de tout autre chose que des questions privées d'une société, où toutes les anarchies logiques et politiques se sont donné rendez-vous. Ce que cherche cette philosophie, c'est à déterminer le lien qui existe entre le monde extérieur et le monde intérieur, à réconcilier l'idée avec la réalité, questions que l'esprit humain s'est posé de tout temps, que le christianisme a résolu à sa manière, avec les instruments de la foi, mais qui ne furent point encore résolues<sup>1)</sup> avec ceux de la raison. On peut donc dire que son oeuvre, c'est l'oeuvre du christianisme, transportée ou continuée sur le terrain de la pensée pure, on voit qu'il y a loin de là au fouriérisme, à l'humanité casernée dans le phalanstère. Les questions sociales se trouvant au bout de cela, il est vrai, attendant toutes les solutions du problème de la vie, y sont comprises, mais dans l'ordre philosophique, elles doivent se dérouler d'elles-mêmes, alors que l'esprit sera définitivement constitué, l'idée achevée, le fait logique accompli : jusque-là, la philosophie n'a absolument rien à dire sur ces matières.

<sup>(51)</sup> On est, je crois, assez généralement, d'accord sur ce point, que l'individu moral engendré par le christianisme, est autrement fait que ne le fut celui du paganisme : eh bien ! c'est l'individu logique que la philosophie est occupée aujourd'hui à reconstruire. Qui vous parle donc d'anéantir le *moi*, de lui substituer je ne sais quelle conscience abstraite de l'humanité en masse ? Il ne s'agit que de le réédifier sur une base plus certaine, voilà tout. Que si vous voulez savoir quel est le procédé au moyen duquel la philosophie compte arriver à ce résultat désiré, le voici. Elle cherche d'abord autour de soi quelque chose, où le grand fait synthétique qu'elle veut réaliser se trouverait déjà réalisé, ou plutôt quelque chose, où la séparation des deux principes élémentaires du monde et leur antagonisme apparent n'eurent jamais lieu, et c'est dans l'idée de *l'existence absolue* qu'elle trouve son inconnue. Or, l'existence absolue n'appartient qu'à *l'esprit absolu* : voilà donc le type qu'elle va désormais étudier, méditer, analyser. Elle recueillera ses manifestations partout où elle les trouvera, elle les reprendra une à une, elle parcourra tous les siècles, elle arrivera au fait actuel, immense résumé des temps accomplis, elle essayera enfin de découvrir le fait non encore réalisé, mais qui plane déjà dans l'avenir nébuleux ; puis, elle livrera tout ce travail à la pensée humaine et l'invitera à le continuer selon les méthodes qu'elle lui aura fournies. Loin donc de détruire le *sujet*, après l'avoir d'abord parfaitement pénétré de la conscience de sa nature, c'est à lui, au contraire, qu'elle impose toute la tâche, tandis que de l'autre côté, en nous donnant la perception nette de *l'objet*, elle les enlève l'un et l'autre à leur

6) Thomas Simon Jouffroy (1796-1842), voir McNally., *ibid.*, p. 182 ; *Oeuvres et Lettres*, I, p. 187.

1) résolus

vague abstraction, les introduit dans la réalité, et de <sup>(53)</sup> cette manière opère entre eux, en quelque sorte, dès ce moment même, cet accord qu'elle ne devait trouver qu'au terme de son labeur. Telle est la philosophie de nos jours.

*Extrait d'une analyse de l'Historiosophie de M. Cieszkowsky<sup>1)</sup> par M. Michelet de Berlin<sup>2)</sup>.* / Traduit de l'allemand / Le tableau que l'auteur trace de la science future de l'histoire ne diffère guère quant au fond de celui que l'on pourrait s'en faire d'après les doctrines de la philosophie spéculative. Voici en quels termes il résume son idée : "Il faut," dit-il, "que la pensée absolue vienne enfin <sup>(54)</sup> à se confondre avec l'existence absolue sans pourtant se dénaturer, il faut que l'unité des deux natures, de la nature divine et de la nature humaine, cesse désormais de résider uniquement, selon une conception surannée dans la sensation individuelle, ou de n'être plus qu'une simple notion sans réalité et parfaitement en dehors de la sphère de l'esprit ainsi que l'enseignement de récentes doctrines, il faut que cette unité ne s'engendre plus dorénavant que par sa propre énergie, ou par l'effet de la volonté de l'esprit universel se manifestant dans le fait. Peut-être bien se révélera-t-elle encore une fois dans le monde de la sensation, mais ce ne sera plus d'une manière directe, comme lors de la première époque de son développement ; elle y arrivera par degrés, et toute saturée des éléments nouveaux que la dernière évolution y a introduite, cette nouvelle phase de son progrès devra être considérée comme la véritable réhabilitation de la matière, comme l'accord définitif de l'*Idée* avec la *réalité*. Naguère on vit, l'Art dépassé par la pensée et par la réflexion : on verra maintenant la philosophie dépassée par l'action et par la sociabilité. Cette prodigieuse activité de la conscience <sup>(55)</sup> humaine qui tend maintenant à pénétrer partout, ce besoin profond qu'éprouve l'humanité de se rendre compte de chaque chose, cette impatience du sentiment interne qui devance le fait, tout cela ne sont que les témoignages de la tendance que nous signalons, les prémisses des conséquences que nous annonçons. On peut dire qu'en découvrant les nouvelles méthodes philosophiques, l'Esprit a découvert la véritable pierre philosophale, si longtemps et si vainement cherchée. Elle est là, devant nous ; il ne s'agit plus que d'extraire les merveilles contenues dans son sein. La philosophie n'a plus autre chose à faire qu'à ouvrir toutes grandes les portes du sanctuaire, qu'à traduire dans la langue populaire ses doctrines ésotériques. Toute son activité doit s'appliquer désormais à débrouiller le chaos de la société humaine, à faire descendre la vérité des régions de l'idée dans celles de la réalité.

Pour ce qui regarde l'Art, il faut qu'il revienne sur ses pas, qu'il remonte jusqu'à <sup>(56)</sup> l'Art antique sans toutefois abjurer le sentiment moderne. La vie retrouvera la naïve sérénité des premiers âges, sans renoncer aux conséquences de son long recueillement et de l'intime profondeur acquise par elle de nos jours. Ce ne sera pas un retour, une chute vers la vie de la nature comme on pourrait le croire, ce sera au contraire,

1) Dans la copie manuscrite : *Ciesznowski*. Mais il s'agit, sans doute, d'une erreur de Cieszkowski (1814-1894) ; voir notre *Introduction*.

2) Dans la copie manuscrite ; Michelet de *Bertin*. Au bas de cette copie, Pypin note que c'est une erreur de Michelet de *Berlin*. On sait que Cieszkowski suivit le cours de K. L. Michelet à L'Université de Berlin.

cette vie même élevée à la sphère nouvelle que le principe moderne nous a faite. La nature arrivée à ce degré de formation et de maturité, se trouvera être le milieu le plus favorable à l'activité de l'esprit, et de même que l'homme fut naguère réconcilié avec Dieu, ce sera aujourd'hui la matière qui se trouvera réconciliée avec l'Esprit. Le même triomphe qui fut d'abord obtenu dans l'ordre rationnel, on l'obtiendra maintenant dans l'ordre de la réalité. Les contradictions<sup>1)</sup> qui fermentent encore au milieu de nous, se trouveront ainsi conciliées, et l'on arrivera naturellement à un accomodement général entre toutes les thèses du long débat, qui, traversant tous les âges écoulés, vient aboutir à notre époque, de manière que tout ce conflit passionné de sentiments divers qui tourmentent encore les intelligences, se trouvera clos à tout jamais, et la solution du problème de la vie, tel que la spéculation moderne se l'était proposée, hautement proclamée.

Désormais donc toutes les énergies de l'Esprit universel vont se diriger vers la réalisation du Bien absolu ; une ère nouvelle va poindre pour la société humaine ; le principe social, dans sa plus vaste extension, va se formuler avec la même rigueur avec laquelle se sont formulés précédemment ceux de la morale et du droit ; les rapports entre la famille et la société, entre la société et l'état, constamment dominés jusqu'à ce jour par les conditions au milieu desquelles ils s'établirent, vont se constituer définitivement. Ce bruit orageux<sup>(68)</sup> que vous entendez retentir d'un bout de la terre à l'autre, ce n'est rien autre chose que la grande voix du genre humain, disant la haute nécessité du jour. Un moment encore, et l'homme va sortir pour toujours des sphères de l'abstraction, et devenir le véritable être social ; les sociétés individuelles vont quitter leurs solitudes et s'établir de bonne foi au milieu de la grande famille des nations ; l'état de nature dans lequel vivent encore les peuples les uns vis-à-vis des autres, va faire place à l'état d'une société universelle ; enfin, l'humanité, dont l'idée fut à peine comprise autrefois, va s'édifier vivante, concrète, réelle, et devenir cette humanité parfaite, dont le véritable nom est *l'Eglise de Dieu*. C'est ainsi que l'esprit universel, en se réalisant dans le Beau, dans le Vrai et dans le Bien, vient à s'ordonner comme un tout organique et se constituer dans l'Absolu.

\*  
\* \*

<sup>(61)</sup>  
\* Parmi les causes qui entravèrent notre développement intellectuel et lui imposèrent un caractère particulier il faut observer deux choses, le défaut de ces centres, de ces foyers où s'accumulent les forces vives du pays, où s'épanouissent les idées, d'où rayonnent sur toute la surface du sol les principes fécondateurs et l'absence de ces bannières autour desquelles se groupent<sup>2)</sup> des masses imposantes et compactes d'intelligences. Une idée arrive de je ne sais où, portée par quelque brise égarée, franchit je ne sais comment toutes sortes de barrières, se met à filtrer un moment inaperçue à

1) contradiction

\* Nous trouvons ce paragraphe entre cet astérisque et celui de la page suivante dans la traduction russe faite par Chakhovskoi dans *Zven'ja*, III-IV. pp. 387-388.

2) groupent

travers les esprits, puis un jour s'évapore ou va s'engouffrer dans quelque coin obscur de l'intelligence nationale, pour ne plus reparaître : telle est chez nous la marche des idées<sup>1)</sup>. Chaque peuple porte en son sein un élément particulier qui imprime son cachet à son être social, qui détermine son pèlerinage à travers les siècles et marque sa place dans l'humanité<sup>2)</sup> ; cet élément constitutif chez nous, c'est l'élément géographique<sup>3)</sup>, voilà ce que l'on ne veut pas comprendre : notre histoire toute entière est produite par la nature de l'immense typographie qui nous est tombée en partage. C'est elle qui nous fit diverger dans tous les sens et nous éparpilla dans l'espace dès les premiers jours de notre existence, qui nous imposa une soumission aveugle à la force des choses, à tout pouvoir qui se proclamait notre maître. Dans un milieu ainsi fait point de contact régulier, journalier entre les intelligences, dans cet isolement complet de la raison individuelle point de développement logique de la raison, point d'élan spontané de l'esprit vers un mieux possible, point de ces sympathies générales entre les âmes qui les réunissent en faisceaux, en blocs énormes, devant lesquelles toutes les puissances matérielles doivent nécessairement fléchir ; en un mot, nous ne sommes qu'un produit géologique des vastes latitudes où nous lança je ne sais quelle force centrifuge, nous ne sommes qu'une page curieuse de la géographie physique de la terre. Aussi, autant notre portée matérielle est-elle énorme dans le monde, autant notre portée morale est nulle. Nous sommes un très grand fait politique et le plus minime des faits moraux. Toutefois cette physiologie du pays qui a de si grands inconvénients, sans doute dans le présent, peut offrir de grands avantages dans l'avenir et en se dissimulant les premiers on risque de se priver des seconds<sup>4)</sup>.\*

1) Cf. "Il n'y a point chez nous de développement intime, de progrès naturel ; les nouvelles idées balaient les anciennes, parce qu'elles ne viennent pas de celles-là et qu'elles nous tombent de je ne sais où". *Lettre I, op. cit.*, p. 51. "Chaque fait dans notre histoire est un fait isolé, un fait imposé ; chaque idée nouvelle, une idée détachée, une idée importée". *Apologie d'un fou, op. cit.*, p. 203.

2) Cf. "Outre ce caractère général, chacun de ces peuples a un caractère particulier ; mais tout cela n'est que de l'histoire et de la tradition. Cela fait le patrimoine héréditaire d'idées de ces peuples". *Lettre I, op. cit.*, p. 52.

3) Cf. "Il est un fait qui domine souverainement notre marche à travers les siècles, qui parcourt notre histoire tout entière, qui comprend en quelque sorte toute sa philosophie, qui se produit à toutes les époques de notre vie sociale et détermine leur caractère, qui est à la fois l'élément essentiel de notre grandeur politique et la véritable cause de notre impuissance intellectuelle : ce fait, c'est le fait géographique". *Apologie d'un fou, op. cit.*, p. 211. "Deux éléments apparaissent d'abord dans l'histoire de Russie, l'élément géographique signalé déjà par nous et l'élément religieux". *L'Univers, op. cit.*, p. 412.

4) Cf. "Qu'un peuple, par un concours de circonstances qu'il n'a point créées, par l'effet d'une position géographique qu'il n'a point choisie, se répande sur une immense étendue de pays, sans avoir l'intelligence de ce qu'il fait, et qu'un jour il se trouve être un peuple puissant, ce sera assurément un phénomène étonnant, et l'on pourra l'admirer en silence ; mais que voulez-vous que l'histoire en dise ? L'histoire de ce peuple ne commencera que du jour où il se sera saisi de l'idée qui lui est confiée, qu'il est appelé à réaliser, et où il se mettra à la poursuivre avec cet instinct persévérant, quoique obscur, qui conduit les peuples à leur destinée". *Apologie d'un fou, op. cit.*, p. 204.

---

a. La cause et l'effet ne sont point différents ; le principe et le produit sont une même chose. L'un ne saurait exister sans l'autre, car le principe n'est tel qu'en tant qu'il produit tel effet ou qu'il engendre telle chose. Dans l'individu il y a souvent prédominance de l'un ou de l'autre : ce n'est que dans l'univers, dans la totalité des choses que le sujet et l'objet se trouvent parfaitement confondus, que *l'identité* est complète. Système de Schelling.

<sup>(64)</sup> b. Le *non-moi* étant reconnu, et son action sur le *moi* admise savoir, si dans le non-moi il existe quelque chose qui par rapport à soi-même, soit aussi un *moi* ; et s'il existe en effet, quelle est sa nature et son action sur le moi primitif ; tel est le problème posé par Fichte.

c. La marche de l'esprit humain n'est rien autre chose qu'une réflexion continue. Une fois arrivée<sup>1)</sup> au terme final de cette méditation universelle, la raison humaine aura obtenu toute sa puissance. Hegel.

---

<sup>(65)</sup> Dans la première partie de son système ou plutôt à la première époque de sa carrière philosophique Fichte prétendit qu'il n'y avait rien de réel dans le monde que la connaissance, et que toute connaissance, étant nécessairement contenue dans le *moi*, il n'y avait rien de véritablement existant que le moi. On oppose à cette doctrine le fait que la connaissance supposant naturellement un *objet* connu, il y avait par conséquent autre chose encore que le *moi* et la connaissance. Plus tard Fichte abandonna cette doctrine, sans pourtant l'avouer hautement, ni sans trop se l'avouer peut-être à lui-même, attendu qu'il ne cessa jamais de considérer son nouveau point de vue que comme un corollaire du premier. Quoiqu'il en soit si l'on veut bien apprécier les doctrines de Fichte, il ne faut s'en tenir qu'à ce que nous appellerons volontiers sa seconde manière, et ne considérer la première partie du système que comme une étude préalable, une analyse puissante de la nature du *moi* ou du sujet, étude qui appartient à l'histoire.

---

<sup>(66)</sup> Croyez-vous qu'il serait utile pour l'Europe, ainsi que pour la Russie elle-même, que cette dernière fut l'arbitre du monde ? Autre question. Entre la conservation de la Turquie et la toute puissance de la Russie, que devait choisir l'Europe ?

Qu'est-ce que cette guerre ? Un démêlé de famille entre vrais croyants.

Жаль что наши бедные славяне прогуляли третье отделение.

Je suis de l'avis de M<sup>gr</sup>2) Innocent, je ne doute pas que le sceptre du monde ne demeure entre les mains de l'empereur de Russie ; je suis étonné seulement d'une chose, c'est que le Saint Prêlat n'eut pas songé à nous faire le tableau des prospérités

---

1) arrivé

2) M<sup>r</sup>

dont le monde va jouir sous ce sceptre tutélaire.

\*  
\* \*

<sup>(69)</sup>  
Il est bien permis, je crois, à tout bon Russe aimant sérieusement son pays d'en vouloir un peu en ce moment suprême, aux gens qui l'ont poussé par leur influence directe ou indirecte, à une guerre désastreuse, qui ont méconnu<sup>1)</sup> ses ressources morales et matérielles, qui ont pris leurs systèmes pour la véritable politique du pays, leurs études incomplètes pour le vrai sentiment national; enfin, qui en entonnant leurs chants de triomphes prématurés ont égaré l'opinion publique alors qu'il était temps encore de l'arrêter sur la pente rapide où elle se trouvait entraînée par l'étourderie ou la maladresse.

Il est bien permis, je crois, en présence de nos désastres de ne point partager les tendances d'un patriotisme échevelé, qui a conduit le pays au bord du précipice, qui croit sortir d'affaire en s'obstinant dans ses rêves, en persistant à ne point désespérer de la situation créée par lui au pays<sup>2)</sup>.

<sup>(70)</sup>  
Il nous sera bien permis de penser, je crois, que lorsque la providence appelle un peuple à de grandes destinées, elle lui fournit en même temps les moyens de les accomplir, fait surgir de son sein de puissantes intelligences pour la diriger, illumine la nation toute entière d'éclatantes lumières et ne livre pas son avenir à l'incapacité de ses chefs, à l'infatuation de quelques cerveaux oisifs, nourris de succès de salons et de coteries.

Il est bien permis, je crois, à tout bon Russe<sup>3)</sup> qui préfère le bien de son pays au triomphe de quelques idées à la mode de remarquer qu'il n'existe dans l'univers que deux pays affligés<sup>4)</sup> chacun d'un parti national, que l'un de ces pays est sur le point de disparaître de la scène du monde grâce à ce même patriotisme et que l'autre est menacé de se voir dépouillé du titre de puissance du premier ordre, fruit d'un siècle d'efforts généreux et persévérants, de sagesse et de courage.

<sup>(71)</sup>  
Il paraît qu'il y a plusieurs manières d'aimer et de servir son pays. Il y d'abord celle ....<sup>5)</sup>.

---

1) méconnus

2) Cf. "Or, le gouvernement russe se savait cette fois parfaitement d'accord avec le voeu général du pays; de là en grande partie l'étourderie fatale de sa politique dans la crise actuelle. Qui ne sait que la réaction prétendue nationale était arrivée parmi nos nouveaux docteurs à l'état de véritable monomanie! Il ne s'agissait plus, comme autrefois, ni de la prospérité du pays, ni de civilisation, ni de progrès quelconque; il suffisait d'être russe: ce titre seul renfermait tous les biens imaginables, le salut y compris". *Extrait d'une lettre d'un inconnu à une inconnue* (1854), *Oeuvres et Lettres*, I., p. 308.

3) russe

4) affligé

5) Cf. "Non, mille fois non, ce n'est point ainsi que nous aimions notre pays dans notre jeunesse. Nous voulions son bien-être, nous lui désirions de bonnes institutions, nous allions même parfois jusqu'à lui souhaiter un peu plus de liberté si faire se pouvait; nous le savions grand et puissant, plein d'avenir; mais nous ne pensions pas, ni qu'il fut le pays du monde le plus puissant, ni le plus fortuné". *ibid.*

---

Grâce à Dieu, je n'ai point aidé mon pays à se fourvoyer ni en prose ni en vers.

Grâce à Dieu, je n'ai point prononcé une parole qui put servir à égarer l'opinion publique.

Grâce à Dieu, j'ai toujours aimé mon pays dans son intérêt, non dans le mien.

Grâce à Dieu, je n'ai point méconnu ni les ressources morales, ni les ressources matérielles de mon pays.

Grâce à Dieu, je n'ai point pris des systèmes et des théories pour le bien de mon pays.

Grâce à Dieu, je n'ai point préféré des succès de salons de coteries à ce que je considérais comme le véritable intérêt<sup>(72)</sup> de mon pays.

Grâce à Dieu, je n'ai point pactisé ni avec le préjugé, ni avec la superstition, pour conserver les douceurs d'une position sociale, concédée par l'ignorance de quelques idées à la mode.

---

По моему мнению вы все воспитанники.

---

Croyez-vous qu'une pression de trente ans par un gouvernement violent et obstiné dans sa manière de voir et de faire, ne suffit pas pour dépraver l'intelligence d'une nation qui ne l'avait pas singulièrement exercée ?

---

On s'imagine avoir affaire à la France, à l'Angleterre. Sottise. C'est à la civilisation, à la civilisation toute entière que nous avons affaire, non pas seulement aux résultats<sup>(73)</sup> de cette civilisation, mais à cette civilisation elle-même, comme instrument, comme croyance, exercée, travaillée, perfectionnée par mille ans d'efforts laborieux. Voilà à qui nous avons affaire, nous qui datons d'hier, nous dont aucun organe n'a été encore suffisamment exercé ni développé, pas même la mémoire<sup>2)</sup>.

---

Ce n'est ni le caractère de la nation anglaise, ni sa sagesse, qui la constituèrent, c'est son histoire ; mais une fois constitué, il est naturel que le peuple anglais se trouva plus sage que les autres peuples. La race anglo-saxonne n'est point une race privilégiée,

---

1) suffisamment

2) Cf. "Nous traitions l'Europe avec civilité, voire même avec respect, car nous savions qu'elle nous avait enseigné beaucoup de choses, et entre autre, notre propre histoire... Et voilà comment un beau jour nous arrivâmes à Paris et qu'on nous y fit l'accueil que vous savez, oubliant pour un moment que nous n'étions au fond que de jeunes parvenus et que nous n'avions rien versé encore dans la caisse commune des nations." *ibid.*

c'est l'Angleterre<sup>1)</sup> qui est un pays privilégié et dont l'histoire est une bonne fortune d'un bout à l'autre. Ce n'est point le peuple anglais qui se donna sa constitution, ce sont les barons normands qui l'arrachèrent à leurs rois normands. Les vieilles institutions d'Alfred n'auraient servi de rien sans l'épée du baron féodal. On disait autrefois que c'étaient les institutions qui faisaient les peuples, on dit aujourd'hui que ce sont les peuples qui font les institutions. L'un et l'autre est vrai. Mais il faut apprécier la chronologie des faits. L'histoire fait d'abord les institutions ; puis les peuples élevés par leurs institutions, continuent l'oeuvre de l'histoire, l'achèvent ou la dénaturent, selon qu'ils sont plus ou moins heureusement doués. Telle est la marche naturelle du mouvement social. Faire des peuples des races privilégiées<sup>2)</sup> ou des races maudites, est absurde.

\*  
\* \*

<sup>(129)</sup>  
*L'esprit infini*, lorsqu'il revêtit la forme de *l'esprit fini*, lorsqu'il se réalisa dans l'homme, dut conserver naturellement dans un nouveau mode d'existence, les conditions de son existence antérieure, il dut *connaître* avant tout. L'homme ne partit donc pas de l'animal bipède, ainsi que se l'imaginent les matérialistes, mais d'un sentiment naïf quoique incomplet de sa nature. L'intelligence humaine ne s'est donc jamais trouvée dans l'ignorance absolue de toutes choses, une notion plus ou moins nette de la loi de son être, lui apparut le jour même où elle connut<sup>3)</sup> qu'elle existait : autrement, elle n'eut pas contenu<sup>4)</sup> le principe de son existence, elle n'eut pas été *esprit*. Mais il est certain aussi que dans la suite des temps, l'esprit individuel, en raison même de sa nature libre, dut s'isoler, se détacher de l'intelligence universelle, se subjectiviser, et dès lors l'ignorance absolue devint possible en même temps que le retour de l'être individuel à l'être général, la reconstruction du *moi* déchu, devinrent inévitables. C'est ce que le christianisme se proposa dans l'ordre logique et ce qu'il réalisa autant qu'une révolution de cette nature pouvait le faire sans rompre l'équilibre entre les différentes forces qui meuvent le monde moral, sans bouleverser de fond en comble<sup>(130)</sup> toutes les lois de la création. Le jour où l'holocauste de l'homme fut consommé sur le calvaire, l'esprit universel se trouva de nouveau inauguré dans l'esprit individuel, et cette fois il y prit demeure à tout jamais. Désormais l'homme se trouvait *virtuellement* en possession du bien et du vrai absolu ; le mal eut une borne qu'il n'osa plus franchir et le bien n'en eut plus ; l'ombre profonde que projetait naguère l'immense personnalité de l'homme, sur tous les objets de sa vision n'existait plus et il ne tenait désormais qu'à lui de vivre dans le vrai.

Mais quelques phases que l'humanité eut traversées<sup>5)</sup>, avant d'arriver à celle où elle se trouve établie maintenant,<sup>6)</sup> alors qu'elle vivait encore au sein de sa nature

1) l'angleterre

2) privilégiés

3) connût

4) contenue

5) traversé

6) pas de virgule dans le manuscrit

primitive ou alors qu'elle s'était déjà donné une impulsion propre, ou enfin alors que sa marche se trouva spontanément déterminée par une manifestation directe de l'esprit universel, elle n'est jamais sortie de la sphère de la *connaissance*<sup>(131)</sup> : c'est donc là le milieu où se passe tout le fait humain. L'esprit est esprit, il ne peut faire autre chose que connaître ; du matin au soir l'homme ne fait que cela ; ses sensations même, à mesure qu'il les éprouve, se transforment dans son cerveau, en perceptions, et cette participation continuelle de son être intelligent à tout ce qui arrive à son être physique, est précisément ce qui constitue son unité, ce qui en fait quelque chose de plus qu'une pure intelligence.

Ce fut donc là une bonne idée que celle de cet homme de génie qui conçut une *doctrine de la science* ; mais il fallait bien se garder d'oublier que si l'homme ne fait rien que connaître, ce qui est parfaitement vrai, c'est qu'il existe quelque chose en dehors de lui qui est l'objet de sa connaissance ; que,<sup>2)</sup> par conséquent, c'est le rapport entre la connaissance et son objet qu'il faut établir, si l'on veut obtenir la loi de la connaissance elle-même. Voilà ce que l'on ne fit pas ; on ne s'occupa que du *sujet*, c'est-à-dire de ce qui connaît, et l'on n'arrive pas à l'objet, c'est-à-dire à ce qui est connu. Par une conséquence naturelle, le système qui vint le premier après celui-là dut se porter de toute sa puissance sur l'objet du savoir humain et c'est ce qui eut lieu en effet.<sup>(132)</sup> Mais alors, l'individu se trouva englouti, dans la nature, dans le *tout* ; c'était le panthéisme, avec toutes ses conséquences. Une nouvelle réaction devint donc encore une fois nécessaire, dans laquelle le *moi*, tout en revendiquant ses droits, devait accepter le *fait synthétique accompli*, et se poser en face de l'univers et de Dieu dans la vérité et dans la réalité. C'est ici le dernier chapitre de la philosophie moderne.

On voit que dans ce système, ce sera *l'esprit*, qui sera pour ainsi dire, la suprême catégorie, ou la forme définitive de la vie. Pour y arriver, l'être traverse plusieurs phases, catégories aussi, et plus importantes de beaucoup que les catégories idéologiques de Kant. Toutes ces phases de la vie générale de l'humanité s'enchaînent et se suivent logiquement, et le *moi* humain ne laisse pas que d'en avoir plus ou moins le sentiment, puisque à chaque époque donnée, il cherche à se rendre compte de ce qu'il éprouve, de ce qui se passe autour de lui. Le progrès de l'humanité consisterait donc ainsi à approcher de plus en plus du moment, où il lui sera accordé d'avoir le sentiment complet de ce qui alors sera contenu en elle, et une fois arrivée là, elle se trouverait être à l'état *d'esprit absolu*, c'est-à-dire d'un esprit qui se connaît et se conçoit lui-même parfaitement, dernière phase du développement humain.<sup>(133)</sup>

Nous venons de voir en quoi consistait le vice de la célèbre doctrine du *moi*, doctrine qui prétendait établir qu'il n'existe rien hormis la connaissance<sup>3)</sup>, qui ne se doutait pas que la connaissance présuppose un objet connu, c'est-à-dire quelque chose que l'homme n'a point créé et qui existait avant qu'il n'en eut connaissance ; mais on ne saurait nier qu'elle n'ait laissé dans l'esprit humain des traces profondes de son

1) connaissance

2) pas de virgule dans le manuscrit

3) connaissance

passage. C'est qu'il y avait dans cette apothéose téméraire de l'individu un principe d'une extrême fécondité. Si Fichte n'a point vu l'objet, ce n'est point assurément faute d'esprit philosophique, c'est tout simplement parce qu'il fut absorbé par le travail passionné qu'il était obligé de faire pour arriver à construire le *fait intérieur*. Or, Hegel<sup>(134)</sup> venant après lui et ayant Schelling pour maître, devait être amené naturellement à constituer le *fait extérieur*, et c'est une tâche dont il s'acquitta à merveille : reste à savoir si à son tour il ne se laissa pas trop envahir par *l'objet*, si, dans son oeuvre de réconciliation générale, il a fait la part de l'individu ? Un examen impartial de son système, vu de cette face, en donnerait l'appréciation la plus exacte. Toutefois sa philosophie, étant essentiellement synthétique, il ne pouvait pas rester en chemin, ainsi qu'il arriva à Fichte reculant malgré lui vers l'analyse, malgré la puissante impulsion que Schelling venait d'imprimer au monde philosophique. Hegel avança donc prodigieusement *la synthèse* de l'esprit humain, cela est certain, mais il nous sera permis d'ajouter qu'il n'élabora point complètement sa pensée ; qu'enlevé trop tôt, au milieu de sa carrière, il n'eut pas le temps de dire son dernier mot, de mettre la dernière main à son oeuvre. Voici, du reste, quelques lignes de Hegel lui-même, qui diront mieux que nous ne saurions le faire, la tendance de son système. "L'esprit humain", dit-il, "a bien su faire l'analyse de certaines choses, mais il n'a pas encore appris à en faire la synthèse. Par exemple, il a séparé dans l'homme l'âme du corps, et c'était fort bien, car ce sont deux choses différentes, il a aussi séparé Dieu de la nature, et c'était encore fort bien, car Dieu est esprit et le monde n'est que matière ; mais cela fait, il oublia le mot magique qui devait réunir ces choses de nouveau, à peu près comme cet apprenti sorcier de Goethe, qui, après avoir inondé la maison de son maître, ne savait plus comment en faire sortir l'eau et allait se noyer, lorsque fort heureusement pour lui le maître arriva et le sauva". On devine qui est le maître sorcier en philosophie.

---

<sup>(135)</sup>  
<sup>(136)</sup>  
Pensez-vous que ce ne soit rien du tout que d'enlever un esprit méditatif à sa sphère, de lui imposer le monde mesquin dans lequel s'agite le commun des hommes ? Vous avez autour de vous une foule d'hommes, ou de fractions d'hommes, qui ne sont pas destinés à laisser de trace de leur passage : que n'allez-vous leur prêcher vos sublimes doctrines ? Mais laissez passer l'homme sérieux obéissant à son principe ; ne le détournez pas de la voie qu'il suit, malgré lui, dont il ne pourrait dévier sans se briser, sans vous entraîner vous-mêmes, peut-être dans sa chute. Ne voyez-vous donc pas que l'orbite qu'il parcourt est tracé d'avance ? Lui barrer le chemin, c'est

---

1) Voir notre *Introduction*. Pour ce qui est de l'époque où Tchaadaev découvrit le système philosophique de Hegel, Falk et McNally ne s'accordent pas. ; H. Falk, *op. cit.*, pp. 122-123, n. 10. R. T. McNally, "The Books in Petr Ja. Čaadaev's Library", *op. cit.*, pp. 510-511. Pour ce qui est de Hegel, voir Quénet, *op. cit.*, pp. 177-178, 280, 398. C'est dans sa lettre à A. I. Tourguénev de 1836 que Tchaadaev mentionna le nom de Hegel pour la première fois ; *Oeuvres et Lettres*, I, p. 199.

s'attaquer aux lois de la nature. Innocente<sup>1)</sup> plaisanterie,<sup>2)</sup> pensez-vous,<sup>3)</sup> que de jeter des pierres sur le chemin de l'homme de la pensée pour qu'il trébuche, pour qu'il tombe tout de son long sur le pavé et ne se relève que tout souillé, le visage meurtri, son vêtement en lambeaux? Sans doute,<sup>4)</sup> déchiffrer cet homme,<sup>5)</sup> vous ne le pouviez guère. Perclus,<sup>(137)</sup> mutilé, fatigué du néant qui l'environne, mystère pour lui-même, pour vous à plus forte raison, comment deviner en effet ce qui se cachait au fond de cette âme comprimée, ce que vous et les vôtres aviez refoulé dans ce pauvre coeur, ce que le monde et les choses, au milieu desquelles il se traîne pantelant, broyèrent de germes, de puissances dans ce pauvre cerveau! Méconnu du monde il méconnut le monde; il eut la naïveté de croire qu'on le seconderait, qu'on saisirait tant bien que mal l'idée annoncée par lui, que ses sacrifices, que ses martyres ne passeraient pas inaperçus, que l'un de vous ramasserait ce qu'il éparpilla avec tant de largesse. Folie, sans doute! Mais était-ce donc à vous, à lui tendre des pièges, à jouer auprès de lui le rôle d'agent provocateur, à vous qui vous-mêmes l'aviez appelé puissant de parole et fort de coeur? Si ce ne fut point là une amère dérision, comment eûtes-vous le courage de lui bailloner la bouche, de la mettre à la chaîne? Et qui sait ce qui en serait advenu, si vous ne vous fussiez mis en travers de son chemin? Peut-être un torrent balayant les immondices où vous êtes enterré? peut-être un glaive brisant les entraves qui vous garottent?

---

<sup>(138)</sup>  
Du jour où nous avons prononcé le mot d'Occident<sup>6)</sup> par rapport à nous, nous étions perdus.

---

Ce ne sont pas les Turcs qui détruisirent l'empire d'Orient<sup>7)</sup>, ce sont les peuples de l'Occident qui laissèrent prendre Constantinople par Mahmoud et qui l'avaient déjà pris une fois eux-mêmes en passant.

\*  
\* \*

<sup>(141)</sup>  
D'où vient que dans un livre sur le christianisme, généralement reconnu pour un bon livre et où l'on parle de toutes les religions et de toutes les philosophies du monde, on ne dise pas un mot de l'église orthodoxe, ne fut-ce que pour contredire ses doctrines?

Le christianisme existe; il existe non seulement comme religion, mais aussi comme science, comme philosophie religieuse; il a été accepté non seulement par des populations ignorantes, mais aussi par les esprits les plus éclairés, les plus profonds: voilà ce que ses ennemis les plus acharnés ne sauraient nier. Il faut donc qu'ils prouvent de ces trois choses l'une; ou que J. C. n'ayant jamais existé, la religion qui

---

1) innocente.

2, 3, 4, 5) pas de virgules dans le manuscrit.

6, 8) d'occident.

7) d'orient.

porte son nom, a été faite par quelques jongleurs adroits ; ou que J. C. ayant existé ne fut lui-même qu'un jongleur ; ou enfin, que c'était un fanatique <sup>(142)</sup> exalté, convaincu des choses qu'il débitait, ainsi que de son origine divine. L'une de ces trois choses admise,<sup>1)</sup> resterait à expliquer comment le christianisme, parti d'un mensonge ait pu aboutir à l'état où nous le trouvons aujourd'hui et produire les résultats qu'il a produits<sup>2)</sup>.

---

Le socialisme triomphera, non parce qu'il a raison, mais parce que ceux qui le combattent ont tort.

---

Ce qui prouve, entre autre, que c'est notre église qui nous a faits<sup>3)</sup> tels que nous sommes, c'est qu'à l'heure qu'il est c'est encore une question religieuse qui est la grande affaire du pays, celle des dissidents, des раскольники.<sup>4)</sup>

---

<sup>(143)</sup>  
D'une part, le mouvement déréglé de la société en Europe vers ses destinées inconnues, le sol tout entier de l'Occident frémissant et s'abîmant sous les pas du génie novateur ; de l'autre,<sup>5)</sup> la majestueuse immobilité de notre pays et le repos parfait de ses peuples contemplant d'un oeil tranquille et serein l'immense tempête qui gronde à nos portes : tel est le spectacle imposant qu'offrent de nos jours les deux hémisphères de la société humaine, spectacle tout plein d'instructions et que l'on ne saurait assez admirer ... *dix pages sur le même ton.*

---

Cet homme serait supportable s'il se décidait à ignorer quelque chose ; mais non il faut qu'il sache tout, tout. Il y a pourtant une chose fort simple qu'il ignore parfaitement, c'est que si l'on se trouve par malheur, affublé d'un extérieur d'hippopotame,<sup>6)</sup> il faut être modeste, ou un homme de génie.

<sup>(144)</sup>  
Cet autre a l'esprit tourné de la même façon, mais pour celui-là du moins, il reste sagement chez lui, dans la béate et solitaire contemplation de ses mérites et de ceux de son enfant ; il ne vient pas se pendre à votre col pour vous informer qu'il sait chaque chose mieux que vous.

---

Toute la philosophie de Hegel,<sup>7)</sup> on le sait,<sup>8)</sup> est contenue dans les deux notions de *l'existence* et de *l'esprit*. Certes ce n'est point là ce qu'on lui reprochera. Que trouve-t-on après tout dans le monde de la pensée et du libre arbitre outre le principe

---

1) pas de virgule dans le manuscrit

2) produit

3) faite

4) écrit en russe dans le manuscrit

5) pas de virgule dans le manuscrit

6) d'hippopotame

7,8) pas de virgules dans le manuscrit

de l'action et son produit? Rien du tout. Malheureusement, l'espace intermédiaire entre ces deux notions capitales se trouve rempli par une dialectique rigoureuse sans doute, trop rigoureuse même si vous voulez, mais qui dégénère souvent en un véritable nominalisme, en une <sup>(145)</sup>logomachie étroite possible seulement dans un idiome où chaque substantif devient à votre gré un infinitif. Singulière grammaire qui exprime par le même mot la cause et l'effet, et détruit la causalité par une faute de langue. La part que Hegel a faite à la dialectique est évidemment<sup>1)</sup> trop vaste; évidemment<sup>2)</sup> il a méconnu son siècle, ce siècle si préoccupé de l'idée pratique, si pressé d'atteindre le but, d'arriver à une *réalité* pour nous servir enfin d'une expression empruntée à Hegel lui-même. Je vous le demande, comment voulez-vous que nous nous fatiguions à cette discussion interminable, à cette scolastique renouvelée du moyen âge, emportés que nous sommes sur nos chemins de fer avec la rapidité du rayon solaire vers le dénouement de toutes choses? Impossible.

---

On sait que l'acquisition d'une chose quelconque s'opère de deux manières soit par la production, soit par l'échange, ou autrement pour acquérir une chose <sup>(146)</sup>il faut ou la fabriquer ou l'acheter. Que si vous ignorez l'art de la produire ou si vous n'en avez pas les moyens, que si vous n'avez pas non plus d'équivalent à offrir en échange, eh bien, ayez du crédit, vous pourrez encore l'obtenir alors, le propriétaire actuel de l'objet, vous en cédera volontiers la propriété sur la foi d'un équivalent à venir. Or, il faut le remarquer, rien ne stimule la soif de jouissance comme la faculté d'obtenir la possession des choses par cette dernière voie, rien ne vous fait consommer votre avenir avec une si grande facilité, rien ne multiplie autant le chiffre de la vie et n'offre de ressources si vastes à l'existence matérielle du jour présent en anticipant sur celle du lendemain. Mais dans l'ordre intellectuel où l'acquisition des idées et des connaissances ne s'obtient que par le travail de l'esprit, que par l'étude où par conséquent l'échange simple ne saurait avoir lieu, où l'on ne saurait obtenir une idée pour une autre, il arrive que l'on se fait <sup>(147)</sup>crédit à soi-même, que l'on consomme les choses avant même de les posséder, que l'on met en cours certaines idées sans les comprendre. Rien de plus commun de nos jours. C'est la même soif de jouissance, cherchant à se satisfaire dans une autre sphère. On voit que la théorie du crédit appliquée à l'ordre intellectuel se trouve singulièrement perfectionnée.

---

La diffusion des lumières a fait pénétrer dans toutes les classes des besoins nouveaux qui veulent être satisfaits: voilà le fait actuel dans sa vérité. Il n'y a rien de plus, rien de moins. A vous, à nous apprendre si le fait est légitime ou non. L'ouvrier veut avoir du loisir pour lire comme vous le livre nouveau, pour voir comme vous la pièce nouvelle, pour causer parfois comme vous avec vos amis; il a tort, sans doute, mais <sup>(148)</sup>pourquoi donc vous êtes vous tant occupés à répandre les lumières, à organiser l'instruction primaire, à rendre la science accessible à tout le

1, 2) évidemment

monde. Il fallait laisser les masses dans leur abrutissement. Les moyens dont les classes déshéritées<sup>1)</sup> des biens de la terre se servent pour les conquérir, sont détestables, sans doute ; mais croyez-vous que ceux dont se servaient les seigneurs féodaux pour s'enrichir valaient mieux ? Il faut leur apprendre d'autres moyens plus légitimes, plus efficaces, qui vous dérangent moins dans vos habitudes de *comfort* et de *far-niente*, et non les insulter. L'insulte n'est pas un traité d'économie politique. Le misérable qui souhaite un peu de bien-être dont vous ne savez que faire, est cruel parfois, sans doute, mais jamais il ne le sera autant que le furent vos pères, ceux qui vous firent ce que vous êtes, qui vous donnèrent ce que vous possédez.

On parle beaucoup de l'absence de sécurité où se trouve la société.<sup>(149)</sup> Mais depuis quand jouit-elle de cette charmante sécurité que vous regrettez tant ? En jouissait-elle au moyen âge, alors que chaque baron rançonnait le canton qui dominait son donjon, alors que la jacquerie désolait les campagnes, en jouissait-elle en Italie, alors que chaque ville avait son tyran avec son arsenal d'instruments<sup>2)</sup> de tortures ; en jouissait-elle lors des guerres de huguenots, lorsque Coligny était assassiné et que le roi de France tirait sur ses sujets, en jouissait-elle lors de la guerre de trente ans quand l'Allemagne fumait incendiée par les bandes de Wallenstein et de Tilly ; en jouissait-elle lorsque le Palatinat<sup>3)</sup> était ravagé par ordre de Louvois et que les dragonades faisaient fuir les populations industrielles de la France ; en jouissait-elle quand des festons de cadavres humains ornaient les murailles blanches de notre Kremlin ; en jouissait-elle sous le régime de la conscription impériale lorsque la fleur de la nation<sup>4)</sup> périsait sur les champs de bataille ? Enfin, en jouit-elle aujourd'hui dans le pays où le crédit n'existe pas, où le taux normal de l'intérêt<sup>(150)</sup> est de dix pour cent, où d'immenses capitaux chôment de peur de se compromettre, où les maîtres assomment leurs serfs quand ils ne sont pas assomés par eux, où l'état de siège est l'état permanent du pays ?

Encore une fois ne confondons pas deux faits parfaitement différents et qui n'ont de rapport entre eux que dans l'ordre chronologique. La société est attaquée, mais elle se défend, et tout en se défendant, elle s'instruit. Elle trouvera, sans doute, moyen de se tirer d'affaire.<sup>(151)</sup> Ce n'est plus comme autrefois, le préjugé absurde et ridicule qui se débat contre la raison générale, c'est un intérêt sérieux qui se défend contre un intérêt sérieux.

Le *moi philosophique* n'est pour rien dans tout cela. Le sentiment religieux, la croyance naïve, la foi juvénile des premiers âges du christianisme, ne sont plus possibles et ne peuvent plus revenir pour les masses. Ils ne doivent plus servir désormais que de consolation à quelques êtres isolés, à quelques âmes éternellement primitives. La divine sagesse ne prétendit jamais enrayer le monde. C'est elle-même qui enseigna au genre humain la plupart des idées qui le troublent aujourd'hui. Elle ne pouvait,

1) déshérités

2) instrumens

3) le Palatinat

4) les

ni ne voulait abolir la liberté de l'esprit humain. Elle déposa dans le coeur humain le germe de tous les biens dont il est permis à l'homme de jouir, puis elle laissa faire l'humanité. <sup>(152)</sup> Oseriez-vous dire que ce germe a péri dans la tourmente actuelle ou qu'il est devenu stérile par l'effet de l'orage? Ce serait là un blasphème plus coupable que tout le mal que les révolutions ont fait au monde, car ce serait lui enlever l'espérance, cette force dont l'Évangile osa faire une vertu.

---

Nous marchons à la délivrance des raïas<sup>1)</sup>, — pour leur obtenir *l'égalité des droits*. — N'est-ce pas à pouffer de rire?

Puissance maritime—sans littoral, sans colonies, sans marine marchande. —N'est-ce pas à pouffer de rire?

<sup>(153)</sup> Vous me parlez de la persécution que vous subîtes. — Querelle domestique, voilà tout.

Vous appelez cela dévouement sublime; moi j'appelle<sup>2)</sup> cela complicité stupide. Absence de générosité.

Vous prétendez représenter *une idée*; tâchez d'avoir des *idées*, — cela vaudra mieux.

La loi, vous le savez, punit la complicité aussi bien que le crime.

\*  
\* \*

<sup>(23)</sup> L'homme n'a que fort rarement la conscience du bien qu'il fait et fort souvent ce qui semble produit par un effort de vertu surhumaine ne coûte<sup>3)</sup> rien à faire. Nos actes les plus héroïques en apparence sont ceux où<sup>4)</sup> il entre souvent le moins de désintéressement. Il s'en faut que l'unique mobile de nos actions généreuses soit la sympathie que nous ressentons pour les misères de notre prochain; ce mobile n'est ordinairement que le plaisir que nous éprouvons à exercer les facultés énergiques de notre âme, à nous sentir forts. Le même besoin qui nous pousse tantôt à courir au devant d'un péril inutile, dans d'autres occasions nous fait risquer notre vie pour venir aux secours d'un de nos semblables. Le danger a son attrait; le courage n'est pas seulement une vertu, c'est aussi un bonheur. L'homme est fait de telle sorte que la plus grande des félicités dont il lui soit donné de jouir il l'éprouve en pratiquant le bien, merveilleuse combinaison de la providence, où l'homme est l'instrument dont elle

---

1) rayas  
2) appelle  
3) coûte  
4) ou

se sert pour arriver à son but, à savoir le plus grand bonheur possible de tous les êtres créés.

---

\*Les Turcs sont de vilains barbares, oui : mais la barbarie turque n'est point à craindre pour le reste du monde, tandis que la barbarie d'un certain autre pays l'est beaucoup. D'ailleurs on peut combattre la barbarie turque chez elle, l'autre barbarie non. Voilà toute la question.

---

Tant que la barbarie russe ne menaçait pas l'Europe, tant qu'elle ne se proclamait pas seule et unique civilisation, seule et vraie religion on la laissait faire<sup>(25)</sup> ; mais du jour où elle vint à se poser en face de l'Europe comme puissance morale et politique, l'Europe dut se lever en masse.

---

On ne contestera pas, je pense, que l'appareil logique du plus savant mandarin de l'empire céleste ne fonctionne quelque peu autrement que celui d'un professeur de Berlin. Eh bien, pourquoi voulez-vous<sup>1)</sup> que l'intelligence d'une nation tout entière sur laquelle ni les traditions de l'antiquité, ni la hiérarchie religieuse avec sa lutte contre le pouvoir temporel, ni la philosophie scolastique<sup>2)</sup>, ni la féodalité accompagnée de sa chevalerie, ni le protestantisme, ni rien enfin de ce qui a le plus travaillé les esprits de l'Occident<sup>3)</sup>, n'exerça d'influence, ne soit pas quelque peu autrement construite que celle des peuples qui vécurent, grandirent et vivent encore sous l'effet de toutes ces choses ? Quelques hommes de génie, quelques esprits d'élites pour surgir parmi nous, n'eurent que faire sans doute, de cette hérédité<sup>4)</sup> de pensées et de sentiments, mais il n'en est pas moins regrettable que la nation en masse se soit trouvée deshéritée<sup>(26)</sup> par l'arrangement historique du monde, de tous ces antécédents. Nul doute que l'action morale du christianisme ne se soit puissamment<sup>5)</sup> exercée sur nous ; mais pour ce qui regarde son action logique, il est impossible de ne pas reconnaître qu'elle fut à peu près nulle dans notre pays. Ajoutons que c'est là une des questions les plus intéressantes dont la philosophie de notre histoire aura à s'occuper le jour où<sup>6)</sup> elle viendra au monde.

---

On ne l'oublie que trop souvent, le Sauveur n'est point venu dans le monde pour lui proposer des énigmes, mais pour lui donner le mot de l'énigme.

---

\* On trouve la traduction russe de ce paragraphe dans *Zven'ja*, III-IV, p. 388.

- 1) voulez vous
- 2) scholastique
- 3) l'occident
- 4) hérédite
- 5) puissamment
- 6) ou

<sup>(27)</sup>  
Il y a des gens qui vous disent que la religion chrétienne n'a rien à démêler avec l'ordre social ; que le christianisme n'a rien fait pour la société, qu'il ne devait rien faire pour elle, qu'elle ne s'adresse qu'à l'individu, que les biens qu'il promet ne regardent que la vie future. En effet, qu'a-t-il appris aux hommes qui eut quelque rapport avec leur bien-être en ce monde ? Rien du tout : il leur a appris qu'ils étaient frères, voilà tout.

---

Il faut bien le dire, il est telle manière d'aimer son pays, dont l'être le plus immonde est capable : témoin M. V<sup>1)</sup>. Avant tout on doit à sa patrie, comme à ses amis, la vérité<sup>2)</sup>.

---

<sup>(28)</sup>  
Quel devait être le nom de cet enfant ?

Admettez-vous plusieurs espèces de civilisations ?<sup>3)</sup>

Croyez-vous qu'un pays au moment même où il se trouvait appelé à saisir l'avenir qui lui appartient de droit, se fourvoie au point de laisser échapper complètement de ses mains maladroites cet avenir, soit vraiment digne de cet avenir ?<sup>4)</sup>

Croyez-vous que le vieil Orient tel que l'a fait l'histoire et la nature même de l'esprit humain puisse être remplacé par un nouvel Orient chrétien ?

Etes-vous bien sûr que cet enfant n'eut pas été un monstre ?

---

<sup>(29)</sup>  
Il y a à peine<sup>5)</sup> un demi-siècle que les souverains de la Russie ont cessé de distribuer par milliers les colons des terres de l'état à leurs courtisans. Or, je vous le demande, comment les notions les plus simples de justice, de droit, d'une légalité quelconque pouvaient-elles germer sous un régime qui du jour au lendemain transformait en esclaves des populations entières d'hommes libres ! Grâce au souverain libéral que

---

1) m. V.

2) Cf. "C'est une très belle chose que l'amour de la patrie ; mais il y a quelque chose de mieux que cela, c'est l'amour de la vérité". *Apologie d'un fou, op. cit.*, p. 200. "Je trouve que l'on ne saurait être utile à son pays qu'à la condition d'y voir clair ; je crois que le temps des aveugles est passé, qu'aujourd'hui avant tout l'on doit à sa patrie la vérité". *Apologie d'un fou, Oeuvres et Lettres*, I, p. 230.

3) Cf. "Certainement on peut être civilisé autrement qu'en Europe : ne l'est-on pas au Japon et plus même qu'en Russie, s'il faut en croire un de nos compatriotes ?" *Lettre I, op. cit.*, p. 58. "Ce qui fait bien voir combien les civilisations de l'ancien monde étaient imparfaites, il verrait qu'il n'y avait nul principe de durée et de permanence en elles", *Lettre VI, ibid.*, p. 140.

4) Cf. "Une fois, un grand homme voulut nous civiliser et, pour nous donner l'avant-goût des lumières, il nous jeta le manteau de la civilisation : nous ramassâmes le manteau, mais nous ne touchâmes point à la civilisation". *Lettre I, ibid.*, pp. 55-56.

5) il y a peine

nous vîmes au milieu de nous, au vainqueur généreux que nous entourâmes de nos faveurs, cette odieuse application du pouvoir absolu dans ce qu'il a de plus malfaisant pour les peuples, le pervertissement de leur raison sociale, ne se pratique plus en Russie, mais la présence seule de l'esclavage tel qu'il s'y trouve constitué, continue de tenir, de souiller, de dénaturer tout dans ce pays. Nul n'y est soustrait à son action fatale, et celui qui y est le moins peut-être <sup>(30)</sup> c'est le souverain. Entouré dès le berceau par des hommes, possesseurs de leurs semblables, ou dont les pères furent serfs eux-mêmes, le souffle de l'esclavage pénètre par tous les pores de son être et influe d'autant plus activement sur son intelligence qu'il se croit plus à l'abri de son action. \*On commettrait, par exemple, une grave erreur, si l'on allait se figurer que son action ne s'exerce que sur cette portion infortunée<sup>1)</sup> qui en subit le poids oppressif : c'est tout au contraire son influence sur les classes qui en profitent<sup>2)</sup>, non sur celles qui en souffrent qu'il faut étudier. Grâce à ses croyances éminemment ascétiques, grâce au tempérament de sa race, peu soucieux d'un mieux incertain, grâce enfin aux espaces qui le séparent souvent de son maître, le serf russe, il faut le dire, n'est pas aussi à plaindre qu'on pourrait le croire. Sa situation actuelle n'est, d'ailleurs, qu'une suite <sup>(31)</sup> naturelle de sa situation antérieure. Ce n'est point la violence qui le réduit à la servitude, c'est la marche logique des choses, se déroulant du fond de sa vie intime, de ses sentiments religieux, de sa nature. En voulez-vous une preuve? Voyez l'homme libre en Russie! nulle différence apparente entre lui et le serf. Il y a même, je trouve, dans l'air résigné de ce dernier quelque chose de plus digne, de plus reposé que dans le regard vague et soucieux de l'autre\*. Le fait est qu'il n'y a rien de commun entre l'esclavage russe et celui qui avait existé, ou qui existe encore dans les autres pays du monde<sup>3)</sup>. \*\*Constitué comme il le fut dans l'antiquité, comme il l'est de nos jours dans les Etats-Unis de l'Amérique, il n'avait d'autre effet que celui qui résulte naturellement de cette détestable institution, misère de l'esclave, corruption du maître; or l'action de l'esclavage en Russie est bien autrement vaste.

Nous venons de l'observer tout esclave qu'il est dans toute la force du terme, le serf russe n'en porte point la marque sur sa personne. Il n'est point séparé des autres classes de la société ni par les mœurs, ni par l'opinion publique, ni par la différence de race; dans la maison de son maître, il partage le travail<sup>4)</sup> de l'homme libre, dans les campagnes il vit entremêlé avec les paysans des communes libres; partout il se trouve confondu avec les sujets libres de l'empire, sans nulle distinction apparente.\*\* Tout porte en Russie le cachet de la servitude, mœurs, tendances, instruction et

\* On trouve ce paragraphe entre deux astérisques dans *L'Univers*, *op. cit.*, p. 412.

1) Dans *L'Univers*, "portion infortunée de la nation"

2) Dans *L'Univers*, "profitent qu'il faut surtout étudier si l'on veut se rendre compte de ses effets les plus déplorables."

3) Cf. "C'est qu'en effet, par son origine ainsi que par son caractère particulier, l'esclavage russe offre un fait unique dans le monde, sans précédent dans l'histoire, sans rien qui lui soit analogue dans l'état actuel de la société humaine". *ibid.*, p. 412.

\*\*Ce paragraphe, entre des astérisques, se trouve dans *L'Univers*, *ibid.*, p. 412.

4) Dans *L'Univers*, "le travail journalier"

jusqu'à la liberté même, autant du moins qu'il peut en exister dans ce milieu<sup>1)</sup>.

---

1) Cf. "Eh bien! c'est précisément dans cette confusion bizarre des instincts les plus opposés de la nature humaine que se trouve selon nous la source de la dégradation générale du peuple russe, c'est pour cela que tout porte en Russie le cachet de la servitude, moeurs, tendances, instruction et jusqu'à la liberté même, autant du moins qu'il en peut exister dans ce pays." *L'Univers, ibid.*, pp. 412-413.